

CONJONCTION

No. 34

Albert Mousset — Comment Paris est devenue capitale
Pierre Descaves — Le roman du mystère de l'Afrique noire.
Georges Lecomte — Les noirs et la littérature.
Jacques et François Gall — Corbière et Rimbaud, vagabonds imaginaires.
Paul Moral — Qui a découvert l'Amérique ? (II)

POEMES

Jean F. Briere, Joseph Roland, Jacques Gall.

SILHOUETTE

Etzer Vilaire par Léon Laleau

COURRIER DE FRANCE

La Psychologie de l'art enseignée au Collège de France (René Delange)
Arsène d'Arsonval (Albert Ranc)
Les livres (Jean-Louis Bruch, René Delange, Guy Dumur, Armand Rio)

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

L'état social et la production littéraire en Haïti (Dr. Price-Mars)
La bicyclette de Serge Lanvin (Jean F. Briere)
A l'assaut des deux plus hauts sommets d'Haïti (Jacques Butterlin)

CHRONIQUE



INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI
PORT-AU-PRINCE

ANNEE 1951

AOUT

CONJONCTION

No. 34

Albert Mousset — Comment Paris est devenue capitale
Pierre Descaves — Le roman du mystère de l'Afrique noire.
Georges Lecomte — Les noirs et la littérature.
Jacques et François Gall — Corbière et Rimbaud, vagabonds imaginaires.
Paul Moral — Qui a découvert l'Amérique ? (II)

POEMES

Jean F. Briere, Joseph Roland, Jacques Gall.

SILHOUETTE

Etzer Vilaire par Léon Laleau

COURRIER DE FRANCE

La Psychologie de l'art enseignée au Collège de France (René Delange)
Arsène d'Arsonval (Albert Ranc)
Les livres (Jean-Louis Bruch, René Delange, Guy Dumur, Armand Rio)

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

L'état social et la production littéraire en Haïti (Dr. Price-Mars)
La bicyclette de Serge Lanvin (Jean F. Briere)
A l'assaut des deux plus hauts sommets d'Haïti (Jacques Butterlin)

CHRONIQUE

INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI
PORT-AU-PRINCE



CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.

Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.

Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.

Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

«CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.



SHEAFFER

*L'aristocrate des plumes-fontaines
de qualité*

EN VENTE
A LA MAISON

RUE BONNE FOI

PORT-AU-PRINCE

G. Gilg

**CONJONCTION
ABONNEMENT ANNUEL**

(6 numéros) :

En Haïti : 3 dollars

à l'Etranger : 3 dollars 50

Le Numéro est vendu : 3 gourdes (\$ 0,60)

Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français

3, Avenue Charles Sumner — Port-au-Prince — Haïti
Téléphone : 5452

RENAULT

a révolutionné le marché de l'automobile en Haïti.

*Plus de 100 4CV depuis un an à Port-au-Prince ont
prouvé qu'une voiture peut être :*

- bon marché
- économique
- légère

*et rendre dans un rayon donné les mêmes services
qu'une grosse et lourde voiture.*

Pour les dures routes de Province : La Renault Prairie — 10 places.

RENAULT habille vos besoins de transport sur mesure.

Concessionnaire pour Haïti
L'ABEILLE — Port-au-Prince.

BANQUE

NATIONALE

DE LA

REPUBLIQUE
D'

HAITI

BANQUE DE L'ETAT

BANQUE D'EMISSION

LOCATION DE COFFRES-FORTS

**EXECUTE TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
DANS LE PAYS ET A L'ETRANGER**

*Nous avons l'honneur de solliciter vos comptes
de chèques et de Caisse d'Epargne, les opé-
rations que vous voudrez bien nous confier
auront notre attention particulière.*

DENIS & Co.

MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1909

SPECIALITES :

Matériaux de construction

Tissus et articles pour hommes

Palm Beach, fabrication française

Toile de lin pour drap, fabrication française

Baptiste pur fil, fabrication française

Vins de Bordeaux, marque « Perpezat »

Liqueurs de Bordeaux, marque « Perpezat »

A la Maison DENIS & Co., vous aurez toujours soin,
promptitude et satisfaction.

COMMENT PARIS EST DEVENUE CAPITALE

par Albert MOUSSET

C'est une histoire fort mouvementée que celle des événements qui ont fait de Paris la capitale de la France. Les fêtes qui s'organisent dans tous les quartiers de la capitale pour célébrer son bi-millénaire font de leur rappel un thème d'actualité.

Ce sont des considérations stratégiques qui ont fixé l'attention des Romains sur cette modeste bourgade située sur la Seine, près des confluent de la Marne et de l'Oise, à l'endroit où le fleuve croise la route d'Orléans à Beauvais. En cela le destin de Paris ne se distingue pas de celui de beaucoup d'autres capitales européennes qui furent à l'origine des relais où les légions romaines trouvèrent des conditions favorables à l'aménagement d'un système défensif : Vienne, Belgrade, Sofia, etc...

Malheureusement les documents écrits ne nous révèlent, pour Paris, que le crépuscule de l'occupation. Ce que l'on peut dire, c'est que son apparition dans l'histoire s'identifie avec un épisode de résistance à l'envahisseur : la destruction des ponts sur la Seine pour paralyser l'attaque de Labienus, lieutenant de César. On aura l'image et l'« échelle » de la bataille qui mit fin à cette résistance en se représentant les Gaulois campés dans les parages actuels de Saint-Germain-des-Prés et les Romains dans ceux de Saint-Germain-l'Auxerrois...

Mais l'occupation valut à la ville une prospérité passagère. Ses nouveaux maîtres, attirés par la beauté du site et la douceur du climat, y édifièrent de luxueuses villas dans un quartier dont le nom perpétue leur souvenir : le « quartier latin ».

Au troisième siècle, la menace des invasions germaniques entraîne l'exode de la population aisée. Les résidences élevées par les Romains tombent en ruines ; leurs pierres sculptées sont converties en moellons pour construire de grossières bâtisses et une enceinte fortifiée. La ville retourne à sa superficie originelle, qui ne couvrait que huit hectares.

Du moins cette période de détresse a-t-elle pour conséquence une révolution psychologique d'une importance capitale. Le danger commun crée une solidarité défensive entre les anciens occupants et la population indigène. La fusion est complète : un monde gallo-romain est né, dont la structure sociale et la physionomie morale sont l'archétype du Paris moderne. Les lois sont bilingues, les mariages mixtes se multiplient. Au septième siècle, l'amalgame est si complet que le mot « franc » ne s'entend plus que d'un homme libre. Il a perdu toute consonance ethnique. La conquête franque a suivi le même chemin que la conquête romaine ; toute différence entre vainqueurs et vaincus, occupants et occupés, s'est évanouie.

Mais la ville n'a pas relevé ses ruines, ni élargi son enceinte. Au temps des Mérovingiens il ne faut guère plus d'un quart d'heure pour en faire le tour.

Pour que Clovis en fît la capitale de son royaume il a fallu qu'elle gardât un reflet de la puissance impériale.

Un autre facteur, plus déterminant peut-être, a décidé de sa primauté. C'est le fait religieux, le rôle joué par saint Denis et par sainte Geneviève, qui ont donné à la cité son premier rayonnement spirituel.

Ainsi tour à tour relais stratégique, ville résidentielle, cité cosmopolite et centre bureaucratique, Paris entre, grâce aux progrès du christianisme, dans l'histoire comme un foyer de civilisation.

Ce n'est toutefois qu'à la fin du Moyen-Age qu'il deviendra la véritable capitale de la France.

Sa vocation aura tôt fait de déborder le cadre d'un chef-lieu politique. On lit dans une lettre de rémission de 1354 : « Paris est l'universelle patrie. C'est comme une autre Rome » (**Parisius est communis patria, velut altera Roma**).

Et dans une lettre du roi Charles VI du 3 mars 1402 : « Notre ville de Paris, qui est la principale ville de notre royaume et en laquelle nos prédécesseurs rois ont accoutumé, de très long et ancien temps, faire leur résidence »...

Paris donne dès lors le ton à la France entière. Ses députés exercent, aux Etats-Généraux du royaume, une influence prépondérante. Les autres villes sont d'autant plus promptes à prendre exemple sur la capitale que celle-ci jouit de franchises et de privilèges obtenus à la faveur de la présence du souverain. On verra, par exemple, Senlis et Chartres se réclamer du régime fiscal en vigueur à Paris ; les vendeurs de poisson de Dieppe exiger les avantages dont jouissent leurs confrères parisiens ; les cordiers de Lyon demander l'appui des cordiers de la capitale pour faire triom-

pher leurs revendications corporatives ; les orfèvres de Tours, les potiers de Poitiers se prévaloir du statut professionnel des artisans parisiens.

Le magistère de la capitale s'étend ainsi rapidement à toutes les branches de l'activité économique et sociale du pays ; l'unification s'opère sous la pression des intéressés eux-mêmes, en dehors même de l'initiative gouvernementale. Le besoin en est ressenti dans toute la France ; jusqu'en Auvergne, on s'applique à copier ce qui se fait sur les bords de la Seine.

Les rois de la première dynastie avaient donné à la vallée de la Loire la préférence sur la Seine ; ils y eurent leur résidence et plusieurs y dormirent de leur dernier sommeil. Les Valois ont hésité, eux aussi, entre la Loire et la Seine. Mais l'ascendant de Paris, joint à sa primauté politique, exerça sur tout le royaume une attraction si puissante que la monarchie s'y établit à demeure.

Et le bon peuple de France, lui, n'hésita jamais.

Témoin cette exclamation que les vieux annalistes nous disent avoir été poussée en 1382 par un « pauvre laboureur » de Picardie : « Vive Paris, notre mère ! »

LE ROMAN DU MYSTÈRE DE L'AFRIQUE NOIRE

par Pierre DESCAVES

Un des événements de la saison littéraire — assez peu riche en nouveautés très attrayantes — est la présentation d'un roman intitulé « Va-t'en avec les tiens », sous l'énigmatique et bizarre signature de Doéllé. (1)

Le livre débute ainsi d'impressionnante façon :

« Je m'appelle Doéllé.

« Mon grand-père, tout au long de la Côte d'Afrique, du Cap Vert au golfe de Bénin, faisait trafic d'esclaves. Fils d'un gentil-homme portugais assoiffé d'aventures et d'une humble fille ewée, il transmet à sa famille le nom d'Almeiga. C'est de lui, assurément, que j'ai hérité mon nez aristocratique. De cette goutte de sang blanc, ma peau plus dorée que noire... et cependant ma mère, une mina d'Accra, naquit avec les orteils épais d'une race qui, depuis des siècles, n'a jamais porté de sandales. Ces orteils, regardez, je les ai aussi..., etc...».

Telle se présente donc Doéllé. Qui est cette Doéllé ? C'est une évoluée noire qui a fait des études d'infirmière à Dakar. En dépit de ce « frottement » avec les éléments de la civilisation européenne, Doéllé est demeurée très attachée (presque malgré elle) au fétichisme de sa race d'origine. Son âme tourmentée est pareillement sollicitée par la sérénité du passé de ses aïeux et par les promesses de ce bonheur que lui laissent pressentir les mœurs, habitudes et coutumes des « blancs ». Elle hésite perpétuellement, perpétuellement tiraillée.

Voyons par quelle péripétie va s'engager le drame humain de « l'évoluée noire » : Dans le petit poste de brousse où travaille Doéllé surgit une blanche, Urgèle, la femme du médecin. Elle est parée de toutes les séductions européennes, façon de sorcellerie aux yeux des Noirs. Entre ces deux sorcières, l'une blanche, l'autre noire, éclate bientôt le conflit. Elles aiment le même homme, le

(1) Grasset, Paris. 1951, 305 p.

juge Flavien. Cet amour contrarié éveillera en l'esprit lucide de Doéllé, la jalousie, la haine, le besoin de vengeance. Les idées et les sentiments des blancs pénètrent cette évoluée. Mais ses réactions oscillent sans cesse entre un complexe d'infériorité pathétique et l'orgueil de sa race.

Telle est la péripétie destinée à ... « colorer » l'histoire de Doéllé et à amener le lecteur à prendre conscience du vrai drame : celui de la civilisation, ainsi défini : à savoir que nos façons de penser et nos usages n'ont pas plongé assez profondément leurs racines dans l'âme noire pour que celle-ci puisse à la fois s'en nourrir et s'exprimer avec son propre génie. C'est, nous assure la présentatrice de « Doéllé », sur une note d'inconnu et d'angoisse que se termine le récit. Mais c'est aussi sur cet espoir qu'une formule sera trouvée pour que les noirs profitent de ce que nous apportons sans rien perdre de ce qu'ils valent.

Cet ouvrage, extrêmement original, a suscité de très nombreux commentaires critiques. Avant de les aborder, il semble qu'il faut d'abord entendre les explications de Mme Christine Garnier, qui ne craint pas de se démasquer. Voici comment elle a présenté son héroïne :

« Doéllé était une ravissante infirmière noire parfumée au clou
« de girofle. Elle vivait dans un petit poste de brousse où j'ai sé-
« journé cinq mois. Elle avait été élevée par les Sœurs et avait
« étudié un peu de médecine à Dakar. Elle fut bientôt en confiance
« avec moi. Elle raconta son enfance dans une famille fétichiste et
« ses amours avec un Européen. Par les contrastes frappants de
« sa nature, par son évolution très raffinée, par ses réflexes violents,
« elle m'apparut, cette Doéllé, comme une synthèse de toutes les
« Africaines que j'avais rencontrées. Certes, Doéllé allait à l'église,
« mais elle portait entre ses seins parfaits des gris-gris protecteurs !
« Elle était attirée par les promesses de la civilisation, mais elle
« s'attachait encore, presque malgré elle, aux mailles d'un vieil idéal
« dépassé. L'Europe lui paraissait fascinante, mais elle souffrait pro-
« fondément de voir, devant elle, tant de portes closes encore.
« Comme elle se sentait seule ! Les noirs se détournaient d'elle et
« les blancs ne la conviaient pas à leurs fêtes. Doéllé était devenue
« peu à peu une sans-famille, une sans-patrie, écartelée entre un
« pathétique sentiment d'infériorité et l'orgueil de sa race !

« De mes longues conversations avec l'intelligente infirmière
« naquit mon roman « Va-t-en avec les tiens ».

Ainsi, si l'on comprend bien, Mme Christine Garnier, jeune femme blonde et fort jolie, journaliste et romancière de talent, reporter intrépide et voyageuse inlassable, a tenu la plume pour

Doëllé. Dans « Les nouvelles littéraires », M. Robert Kemp a été séduit par le roman, dont il a donné une analyse très complète, insistant sur l'aspect sentimental de l'intrigue. Cependant, il fait quelques réserves sur la présentation même de l'œuvre : « Doëllé est une exception ; son isolement, sa rupture d'avec la millénaire lignée de ses aïeux fétichistes n'est pas définitive. Seulement, quelle Doëllé noire peut voir aussi clair en soi-même ? Quelle Doëllé s'avouerait par écrit empoisonneuse impunément ? Donc, supercherie. A quoi sert-elle ? Je ne l'aime point. Elle est un appel à la curiosité dont la violence me déplaît. Doëllé prive Mme Christine Garnier du renom que son roman lui assure. Pour nous, du bâtiment, nous n'avons pas grand'peine à savoir qui est Doëllé. Mais les nombreux lecteurs que son livre doit avoir ne feront aucun effort. C'est dommage, car le livre est bon. Il y a des scènes pittoresques et des scènes d'intimité parfaitement conduites, d'une nuance et d'un « timbre » rares. On s'instruit sur le fétiche Lakpan, la chasse à l'hippopotame, la fièvre cérébro-spinale, le grand dieu Vodou à qui l'on sacrifie des vierges en les abandonnant, bras et jambes écartées, sur un radeau. Le style de Loti est plus simple, plus transparent, et, par là, plus mystérieux. On ne discerne pas le charme qui opère. Mais le style de Mme Christine Doëllé Garnier, par des procédés plus visibles, nous charme lui aussi ».

Des réserves de la même nature se manifestent sous la plume de la plupart des critiques. Cependant, pour tous, le roman est bien mené, mais il est surtout attachant par la connaissance qu'il nous donne du monde africain, de ses mystères, du pacte du sang comme des sorciers, des couvents fétichistes comme des sacrifices humains. On ne peut être que confondu d'admiration pour l'auteur, pour cette évoluée qui a su si bien comprendre la psychologie des blancs et traduire celle des noirs. Malheureusement, çà et là, on butte sur des détails qui démontrent l'impossibilité de la fiction. Car il y a bien fiction, puisque derrière Doëllé se cache un ethnologue ou du moins un spécialiste de l'ouest africain. Le tour d'horizon est vite fait et tel ou tel souvenir de ses articles nous donne vite son nom : c'est Mme Christine Garnier dont on comprend mal la petite mystification. Elle nous gêne. Pourquoi abuser un lecteur qui l'eût suivie sans cette astuce subalterne ?

Pour quelques autres, la question de substitution ne se pose pas. Il convient, en vérité, de retenir seulement la tragédie de Doëllé : Que peut-elle, cette « évoluée noire » pour son ami blanc ? Il faut s'en convaincre. Elle demeure une étrangère, un moment aimée, sitôt abandonnée. Qu'est-elle parmi les siens ? Une étrangère encore : « Après tout, tu n'es qu'une noire. Va-t'en avec les tiens ». Et je leur répondrai tout bas : « Je veux bien m'en aller

avec les miens, mais dites-moi où sont les miens ? » L'auteur pose ainsi le problème de l'évoluée dans un livre parfaitement composé, où le mystère de l'Afrique noire apparaît avec toute sa secrète, son envoûtante poésie. Roman d'aventure et d'action, c'est aussi un roman de cœur et d'âme.

LES NOIRS ET LA LITTÉRATURE

par Georges LECOMTE
de l'Académie Française

L'histoire de l'indigène africaine, Doellé, racontée par Mme Christine Garnier dans son livre *Va-t-en avec les tiens*, dont on parle beaucoup en cette saison, est une peinture d'un haut intérêt sur ce qu'une éducation européenne a obtenu, d'ailleurs facilement, de l'intelligence d'une jeune métisse, c'est-à-dire de ses facultés de compréhension et de mémoire qui font d'elle une aide remarquable pour un médecin colonial.

Ce livre très attachant, aux délicates et savoureuses qualités littéraires, attire l'attention sur une question raciste à laquelle, avec des essais, des récits d'explorateurs, des évocations de romanciers, de poètes, la littérature, depuis longtemps, n'est pas indifférente.

Il y a cent vingt-cinq ans, l'amie de Chateaubriand, la duchesse de Duras, écrivait *Ourika*, étude psychologique émouvante. La petite noire s'aperçoit que malgré son éducation dans une maison de l'aristocratie française, malgré ses sentiments d'évoluée, son savoir, elle est à jamais une moricaude et que, en dépit du dogme d'égalité promulgué par la Révolution française, une barrière restait infranchissable entre elle et les blancs dont elle a les goûts, les habitudes et les manières.

Mais, avant *Ourika*, on avait rencontré de la sympathie pour les hommes de couleur. Par exemple, dans *Paul et Virginie*, où Bernardin de St-Pierre fait vivre, de façon si touchante, un couple de serviteurs noirs.

La cause des esclaves avait, au XVIII^{ème} siècle, trouvé un défenseur en Montesquieu et la Convention abolissait l'esclavage. Par quelle aberration, sous quelle pression fut-il toléré, dix ans plus tard, dans nos colonies ? Ce ne fut pas sans que bientôt s'élevassent, ici et là, des protestations.

La France, en 1832, tempéra, par des mesures humaines, la triste condition des créatures achetées, vendues, revendues, souvent torturées dans leurs corps et plus souvent dans leurs affections les plus naturelles.

Mais ces mesures étaient insuffisantes, comme y insistèrent des écrivains, des orateurs, tels que l'auteur de la **Démocratie en Amérique**, Tocqueville. C'était l'émancipation complète qu'ils réclamaient comme le faisait ardemment Victor Schoelcher. Il rapportait d'un voyage aux Antilles et aux Etats-Unis des notes, des arguments en faveur d'une réforme dont il exposait toutes les raisons dans son livre : **L'Abolition de l'esclavage**. Il parut en 1840 et presque aussitôt une commission extra-parlementaire, sur un rapport du duc de Broglie, soutenait la nécessité de cette abolition.

En sa faveur se fit aussi entendre, en maints discours, l'éloquente et généreuse voix de Lamartine. Enfin la République de 48, soutenue par l'opinion, sous l'impulsion d'Arago, d'Agénor de Gasparin, etc. et toujours entraînée par les campagnes tenaces de Schoelcher, donna la liberté et la qualité de citoyens aux esclaves (27 avril).

Cependant de l'autre côté de l'Atlantique, l'esclavage persistait dans toute sa barbarie. C'est dans le nord des Etats-Unis qu'un mouvement peu à peu s'ébaucha contre les trafiquants de chair noire et les colons du sud, maîtres de grandes cotonneries, qui tenaient à une main-d'œuvre productrice et peu coûteuse comme à leurs droits illimités sur la personne des esclaves.

La lutte s'engageait entre esclavagistes et anti-esclavagistes mais encore sourdement, lorsque éclata le succès foudroyant du livre de Mme Beecher-Stowe : **La case de l'oncle Tom**. On sait que tiré à 300.000 exemplaires en peu de semaines, il déclencha une agitation d'où résulta la Guerre de Sécession, qui mit aux prises, pendant quatre ans (1860-1864) le Nord et le Sud, aboutit à la défaite de celui-ci et à la suppression de l'esclavage. Peu de livres eurent pareille diffusion et pareille action. Lincoln, rencontrant la frêle Mme Beecher-Stowe, lui dit : « Ainsi voilà cette petite femme qui a fait cette grande guerre ».

Là-bas subsiste un préjugé contre les noirs, qui parfois conduit à des excès de sévérité comme l'exécution récente du nègre Willie Mac Gee, qui choqua les nations anti-racistes.

Parmi les livres d'auteurs français, où les nègres ont le beau rôle, je citerai un des charmants romans de la Bibliothèque rose où la Comtesse de Ségur a mis face à face un petit Monsieur Blanc, égoïste, menteur, même voleur, et un certain « Rame » à peau sombre, admirable de fidélité et de pureté d'âme.

Pierre Loti n'a-t-il pas aussi créé une délicate figure avec sa Thaïtienne Rarahu ?

Et Baudelaire a rendu immortelle sa « Vénus noire » en évoquant **La langoureuse Asie et la brûlante Afrique** à travers les sou-

Il se penche plus près, vers la rivière..., son chien qui le suit comme une ombre, pose la tête sur ses genoux, et tandis que tous deux voient leur image se refléter, il lui vient un nom sur les lèvres, comme souvent revient une chanson, un nom de chanson d'ailleurs, un nom de chevalerie et d'amour... Son regard devient ironique : il prend le chien dans ses bras et lui dit : — « Désormais toi et moi, nous nous appellerons Tristan ».

Ainsi Tristan Corbière et Tristan chien, compagnons d'infortunes, vont errer toute leur vie sur les bords du rivage...

Ainsi, sur son lit de mort Tristan Corbière, naufrageur naufragé change lentement de visage comme les enfants, il enlève le déguisement qu'il avait gardé pendant le jeu. Et lui qui semblait n'être que laideur et raillerie, devient tendre et beau.

C'est pourquoi, il n'y a plus d'ombre, mais, dans la lumière vive, une silhouette de Don Quichotte immortalisée (comme une peinture de Jérôme Bosch) c'est pourquoi, il n'y a plus de jongleur ni de pitrerie, mais un poète et son œuvre...

Ainsi François Villon, poète glorieux et Cyrano de Bergerac, poète obscur, l'accompagnent vers le port et ce sont leurs pas silencieux qui s'accordent au sien.

*

* *

I

...Etrange, extraordinaire destin que celui du plus prodigieux vagabond imaginaire, singulière entreprise que celle de l'homme aux semelles de vent qui, de l'enchantement à la folie et jusqu'aux bornes du suicide, poussa l'expérience consciente aussi loin qu'un homme le pourrait.

Rapide à naître — à seize ans il a déjà écrit ses plus beaux vers — à dix-neuf il a terminé.

Rapide à disparaître, puisqu'après avoir erré pendant dix-neuf années à travers le monde il meurt à trente-sept ans.

C'est ainsi que Jean Arthur Rimbaud, né à Charleville le 16 octobre 1854 et mort à Marseille le 10 novembre 1891 traverse, dans un éclair, la littérature française laissant derrière lui des myriades d'étoiles.

Que dire de la vie de Rimbaud, sinon qu'il en eut trois, trois vies bien distinctes, bien séparées comme par plusieurs morts véritables comme par des silences mortels.

C'est ainsi que tout d'abord il y a l'histoire de l'enfant dans

son pays natal, Charleville, sa maison sur le quai de la Madeleine, le long de la Meuse.

La maison gouvernée par Mme Rimbaud dure, inflexible, qui les promène en rangs, lui, ses frères et sœurs, avec leurs vieux vêtements du dimanche, dans les rues où Arthur le sait — on les observe et on rit.

Il y a sa haine pour la famille, puis pour la religion, pour l'école — cette haine faite d'orgueil et de mépris, lui le premier, le plus intelligent, le plus doué.

Il y a son amitié avec son professeur Georges Izambard à qui il fait part de ses idées sociales tandis qu'il écrit ses premiers poèmes : **Sensation, Tête de faune, Les assis, Accroupissements, Poète de sept ans, Les Premières Communions.**

II

Puis c'est son premier ouvrage à Paris insurgé pendant la révolution de la Commune en 1871.

— son premier vrai vagabondage d'où il rapporte les poèmes « **Paris se repeuple, Chant de guerre parisien, Ma bohème.** »

Enfin septembre 1871 où naît l'immortel « **Bateau ivre** » après qu'il eut — et c'est là sa grande mission — écrit à Paul Demeny en mai de la même année — la Lettre du Voyant.

Puis c'est Paris où il retourne une seconde fois pour rencontrer Paul Verlaine, Verlaine qu'il entraîne dans sa recherche d'absolu ; c'est Londres, où il écrit ses « **Illuminations** ».

C'est enfin Bruxelles où il se brouille avec Verlaine qui lui tire un coup de revolver, Bruxelles où il commence en avril 73 à composer sa « **Saison en enfer** », dont, sans raison apparente il brûlera les manuscrits pour ne plus jamais, jamais plus, écrire.

Il a dix-neuf ans.

Ainsi voilà la première vie achevée, bouleversante, fantastique, hallucinante — la vie, la création d'un des plus grands poètes français réunie en quelques années — en quelques années d'enfance.

Et voilà, après un incroyable vagabondage qui le mène en Allemagne, en Suisse, en Hollande puis aux Indes Néerlandaises — d'où il déserte pour prendre un voilier qui le ramène en France — voilà la seconde vie, celle d'un employé de commerce essayant péniblement d'amasser une fortune en Abyssinie.

Une vie de silence jusqu'aux limites mêmes de sa vraie mort qui le fera — dit Isabelle sa sœur — rentrer dans le sein de l'église et dire au prêtre venu à son chevet : « Je n'ai jamais rencontré une

foi de cette valeur ». — et c'est là sa troisième vie et simultanément sa troisième mort.

Ainsi, à la recherche de la pureté, de l'innocence perdue — à la recherche de son bonheur, Jean Arthur Rimbaud s'attarde dans ce royaume de rêve et d'hallucination. Il se fait voyant. Il est voyant, son œuvre n'est pas une confession ; mais son sang même, sa chair vivante. Et il se confond à elle : il s'y identifie. Lui, Rimbaud, qui a dix-sept ans n'avait jamais vu la mer, et dont l'horizon de navigateur se limitait aux bords de Meuse, devient **Le bateau ivre**.

Magie, charme, enchantement, un chaland sur la rivière calme, quelques souvenirs de l'Invitation au voyage de Baudelaire, la Bouteille à la mer de Vigny, peut-être — quelques revues de l'époque. Et le voilà, ivre de liberté et d'inconnu — bateau ivre, voguant sans équipage et sans gouvernail.

Le voici, poète suicidé, cherchant par les voies maudites le Dieu de son enfance.

Et il tangue et roule d'un bord à l'autre. Jusqu'au jour où, après avoir subi tous les courants, frôlé tous les abîmes, il songe au repos dans un golfe calme. Et comme un très vieil homme qui rêve à son passé, il revoit celui — « qui lâche sur une mare, un bateau frêle, comme un papillon de mai ».

QUI A DECOUVERT L'AMERIQUE ? (*)

par Paul MORAL

Quand l'Irlande fut conquise au christianisme, elle devint « l'île des Saints ». Animés d'un étrange mysticisme, ses moines partaient à la conquête spirituelle du monde. Saint Bernard écrit : « **Les essaims sacrés de moines irlandais se sont répandus sur toutes les nations étrangères. On aurait dit une inondation...** » En même temps que les moines, les aventuriers aussi, et, les bardes irlandais, ces troubadours nordiques du XI^e siècle, ont chanté la « geste » des grands voyages dont le souvenir parvenait de bouche en bouche du fond des siècles. C'est la belle légende de Condla le Beau, recueillie dans « le Livre de la brune peau » : Le roi d'Irlande avait un fils grave et pensif que le monde ennuyait. Un jour, sur le sommet d'une montagne, lui apparut une femme vaporeuse qui l'invita à la suivre « au pays des vivants où l'on ne connaît ni la mort ni le péché, où l'on est perpétuellement en fêtes ». Pour n'avoir pas accepté, le fils du roi tombe dans une langueur douloureuse. Mais l'inconnue revient et Condla le Beau, se jetant sans plus attendre dans son canot de cristal, disparaît dans les lointains brumeux... Personne depuis n'a revu Condla...

La légende d'Ossian chante, elle aussi, le grand voyage vers l'ouest, vers le pays de la Fontaine de Jouvence...

De la légende à l'histoire y a-t-il un si grand pas, qu'on ne le puisse franchir allègrement?... Les historiens d'un XIX^e siècle décidément très optimiste n'ont pas reculé devant l'hypothèse, aussi audacieuse, au moins que les Ossians de la légende... Déjà, bien avant le XIX^e siècle, le père Le Clercq, missionnaire, avait vu partout en Gaspésie de très vieilles croix et entendu les indigènes lui raconter qu'« un beau jeune homme leur apparut, porteur d'une croix et qui leur ordonnait d'adorer cet instrument de salut ». Le père Le Clercq n'est pas toujours très précis dans ses dires et, de plus, il y a longtemps qu'on a relégué au musée des illusions, toutes les prétendues « identités surprenantes »...

(*) Voir *Conjonction* No. 38

Il est possible que les Irlandais aient touché le nord au moins du continent américain. Ce n'est certes pas prouvé. Il faut se résoudre à les éliminer de la compétition...

Le cas des Normands est un peu plus difficile à déchiffrer. A la fin du IX^e siècle, leur grande expansion débute. Nichés dans la péninsule scandinave, les hommes blonds aux yeux clairs poussent des raids fulgurants et dévastateurs dans toutes les directions. Ils atteignent rapidement l'Angleterre, la France, l'Espagne. Ils remontent hardiment les fleuves : par la Volga, ils entrent dans la mer Caspienne, occupent Kiev, assiègent Constantinople. Ce tableau de chasse renseigne assez exactement sur leur intrépidité et leur virtuosité nautique ; et il oblige à considérer avec une attention spéciale les récits de leurs aventures océanes. Les Normands ont-ils découvert l'Amérique ?... Comme de juste, les historiens scandinaves le croient fermement. Utilisant les « sagas », autres poèmes populaires nordiques, ils ont établi une chronologie qui laisse pantois les tenants de Christophe Colomb.

En 861, un pirate normand, parti des îles Féroë, cet avant-poste déjà capturé, se lance vers le nord-ouest et arrive en vue d'une terre blanche : il la nomme Snoeland ou Terre de Neige (un autre pirate préférera un peu plus tard l'appeler Iceland, la terre de glace, l'Islande). L'Islande est colonisée.

En 983, le célèbre Eric le Rouge, contraint de quitter l'Islande à la suite d'un vilain meurtre, fonce vers des terres déjà entrevues, semble-t-il ; il aperçoit une côte rocheuse où d'énormes glaciers descendent jusqu'en mer, poursuit sa route et débarque à « la terre verte », comme il la baptise, Groenland. L'étiquette était un peu mensongère et répondait à des soucis de propagande. **« Si cette contrée porte un beau nom, dit Eric, les hommes se décideront plus facilement à la venir habiter »**... Et, de fait, des Normands s'y installent.

En l'an 1000, reprenant le relais, un Groenlandais de naissance, Leif Erikson, fils d'Eric, jeune, beau, robuste et courageux comme dans toutes les légendes, déçu de n'avoir pas pu convertir son farouche père au christianisme, s'élance à son tour vers l'ouest et atteint le pays plat qu'il appelle Markland, la Terre des Forêts. De là, il passe dans une île voisine et s'y installe. Un de ses compagnons s'étant un jour attardé loin du campement, il le retrouve, doucement appesanti par les fumées du raisin sauvage : le baptême de l'île est immédiat. Ce sera Vinland, la Terre du Vin.

Puis, Leif Erikson, aussi sage que beau s'en revient « vivre entre ses parents le reste de son âge »...

Plus tard, d'autres expéditions partiront à leur tour ; elles

pénétreront à l'intérieur du pays par un grand fleuve sur lequel naviguent d'innombrables barques de cuir, dont les rames produisent « **le même bruit que le vent quand il souffle dans une botte de paille** »... Elles se heurteront aux Skroellings, qui ont le teint foncé, la face large et de grands yeux ; elles les massacreront et fonderont une vaste colonie.

Ici, s'arrêtent les prouesses. Ayant perdu tout contact avec la mère-patrie, on ne sait trop pourquoi, la colonie végète, décline, disparaît. Un hiatus immense s'établit dans le déroulement de la légende et de l'histoire. Au XVI^e siècle, on parle encore parfois d'une Norumbega, d'un pays Norumbègue, au nord du nouveau continent. Est-ce le dernier vestige de l'épopée ?... Certes aussi, le hasard ramène à la lumière du jour d'étonnantes reliques. Dans le Massachussets, un squelette est exhumé, la poitrine ceinte d'un plastron de bronze. Et le grand poète américain Longfellow, mettant sa lyre au diapason de la légende, dédiera au pirate Viking la belle ballade-épitaphe « *The Skeleton in Armern* »...

Pouvons-nous, après cela, nous prononcer ? La meilleure réponse ne serait-elle pas justement une réponse... « en Normand » (le jeu de mot est cruel pour les Vikings !...) Les Normands ont peut-être bien atteint l'Amérique cinq siècles avant Colomb... Nous ne les écarterons que provisoirement...

*
* *

A partir du XIV^e siècle, cette fois, l'Europe occidentale et méditerranéenne bouge vaguement. La découverte est dans l'air. Le temps presse de trouver la route maritime qui conduira directement les caravelles pansues à ces pays dont parle le « Livre des Merveilles » de Marco Polo, cet Eldorado, où, dans les villes « **entrent chaque jour plus de mille charrettes chargées de soie** », où les douanes rapportent près de seize millions de sacs d'or l'an, où le palais du souverain est couvert et pavé d'or fin, épais de deux doigts... Le temps presse... Les frères Zeni sont-ils déjà en route?...

Au milieu du XVI^e siècle, un descendant d'une dynastie d'opulents marchands vénitiens, les Zeni, mettant de l'ordre dans des papiers de famille, y découvre une liasse de lettres qui, éditées à grand tapage, relatent le voyage de Nicolo et Antonio Zeni.

En 1388, le richissime Nicolo frête un navire et part. La traditionnelle tempête le surprend et le jette sur une île, Frislanda. Antonio, instruit de l'aventure, s'en vient rejoindre son frère. Tous les deux arrivent en 1375 à Engroveland ou Grolandia. De là, Nicolo étant mort, Antonio cingle vers l'ouest et aperçoit une autre terre, très vaste, dont il décrit les habitants : « **Tous sont nus ; ils**

souffrent du froid rigoureux, vivent de la chasse ; ce sont des peuples d'une grosse férocité qui se mangent l'un l'autre. » Poursuivant vers le sud sans s'attarder, Antonio Zeno remarque qu'on trouve de plus en plus de civilisation à cause de l'adoucissement de la température. La localisation des terres ne fait de doute pour personne... C'est cela même qui rend d'abord la relation suspecte. Elle souffre, en plus, de formidables omissions, d'aveuglantes invraisemblances. On a bien pu mettre ces faiblesses sur le compte de la distraction et de la naïveté... Les marchands de Venise n'étaient ni lunaires, ni simples... Sans entrer dans les attendus d'un débat tel que les affectionne la gent batailleuse des rats de bibliothèque, force nous est malgré tout de conclure que les papiers de famille ont été, avec leur remise en ordre, inventés, pour contester à l'Espagne, bien après Colomb, le droit du premier occupant...

*
* * *

Il nous reste à déblayer le chemin d'une dernière hypothèse française celle-là. Ne revenons pas sur Jean Cousin, marin dieppois : le maquillage est trop flagrant. Mais d'autres marins français, anonymes, n'ont-ils pas, avant Colomb, traverser l'Atlantique, plus modestement ?...

De tous les points de cette vaste façade que la France « présente au souffle de la mer », de rudes pêcheurs sont partis très tôt. La morue voyageuse aurait-elle conduit les marins français jusqu'au Nouveau Monde ?... Il est certain qu'au début du XVI^e siècle, les Bretons, les Normands (de Normandie) et les Basques fréquentaient assidûment les parages de Terre-Neuve. Mais auparavant ?... En 1514, un accord passé entre les moines d'une abbaye de Terre-Neuve et des marins bretons, stipule que les patrons pêcheurs devront verser aux religieux la dîme sur les prises de poisson depuis « sexante ans et dedans », depuis soixante années et au-delà... On a voulu en conclure que la connaissance de Terre-Neuve par les Bretons remonterait à 1514-60, c'est-à-dire au milieu du XV^e siècle et peut-être même avant... « **Les Bretons en Amérique avant Christophe Colomb** », tel est le titre d'une étude sans ambages d'un érudit d'Armorique. Cependant, le sens du texte semble avoir été légèrement forcé... La convention de 1514 s'applique non seulement aux bancs de Terre-Neuve mais aussi à d'autres lieux de pêche beaucoup plus rapprochés du continent européen... Il faut se résigner : faute de preuves décisives, les Bretons n'ont pas découvert l'Amérique... Ils prendront leur revanche plus tard, et de la meilleure manière...

On serait du reste assez embarrassé pour faire son choix dans les traditions locales — de Dieppe à Bayonne : elles sont toutes

aussi affirmatives que contradictoires. Normands, Bretons, Rochelais, Bordelais, Basques, tous prétendent peu ou prou à la primauté sans toutefois établir de démonstration absolument satisfaisante. Petites ambitions, sur lesquelles nous n'insisterons pas davantage, sinon pour y relever comment le problème de la découverte a bien pu agiter les particularismes de clochers et donner de la matière à penser aux érudits de village... Colomb ne méritait tout de même pas cela...

*
* *

Car, en fin de compte, il ne reste plus que lui ...et la demi-certitude normande. Alors, le laborieux travail d'approche perd tout son intérêt et aboutit à une réponse prévue et si bêtement orthodoxe, qu'on hésite à la formuler. On escomptait peut-être, secrètement, tirer de l'ombre un autre découvreur... Il n'y en a pas d'autre... En effet, entre le pirate Viking et l'amiral de Castille, nous choisissons Colomb, mis à part, bien sûr, tout titre de noblesse... A supposer que les Scandinaves aient réellement abordé le continent américain, peut-on leur en attribuer ipso facto la découverte?... Il y a entre atteindre et découvrir — c'est-à-dire aussi révéler — plus qu'une subtile nuance. Après comme avant l'extinction de leurs colonies, les prouesses des Normands demeurèrent vaines : l'Europe n'en eut aucune connaissance et n'en put tirer aucun profit... ce qui n'est certes pas le cas pour les voyages de Colomb!... Pour introduire ici une comparaison, bien mauvaise, avec un autre domaine, créditer les Vikings de la découverte du Nouveau Monde équivaut un peu dans le fond, à faire remonter l'invention de la pénicilline aux peuples éleveurs dont on s'est aperçu que depuis fort longtemps ils consommaient la moisissure de leurs vieux cuirs en guise de médecine miraculeuse!...

Et puis, il faut bien en finir avec un débat qui tourne facilement à la plaisanterie. Pourquoi les Chinois n'auraient-ils pas découvert l'Amérique?... Selon des documents récents et sérieux, les Fils du Ciel ont effectivement débarqué quelque part sur les côtes du Mexique mille ans au moins avant Colomb... Et pourquoi pas n'importe qui, puisque M. Jules Romains fait découvrir l'Amérique par Salsette le dernier né de ses hommes, nous allions dire « de moins en moins bonne volonté » ?...

*
* *

C'est la tradition qui est la plus sage : Christophe Colomb a bien découvert l'Amérique envers et contre tous... Mais le problème n'est pas entièrement résolu par cela même. En désespoir de cause, et faute de trouver avant 1492 un candidat présentable,

- les historiens, très entêtés, se sont acharnés à épiloguer, et à l'infini, sur la personnalité même du découvreur authentique.

Expression parmi bien d'autres, de l'ingratitude des hommes, qui semble avoir poursuivi Colomb, avant comme après sa mort. Trahi par son lieutenant Pinzon, trop heureux de voler de ses propres ailes, une fois le but atteint ; concurrencé par des imitateurs alléchés ; en butte à la mauvaise foi des souverains espagnols, Colomb est mort dans le dépit (mais non pas dans la détresse, comme tendent à le faire croire trop de biographies sentimentales).

La mort, elle-même, n'a pas délivré le génial et chanceux navigateur des outrages du doute et de l'enquête. A vrai dire, le prévenu y est un peu pour quelque chose. Par esprit de fanfaronnade, bien méridionale, il s'est dit quelquefois descendre de ce *Colonius* dont il est parlé dans Tacite et qui reçut les honneurs du triomphe pour avoir vaincu Mithridate, roi du Pont ; ailleurs, son bisaïeul s'appelle Henri de Montferrat, prince de l'Empire ; en d'autres circonstances, il déclarera qu'il y a deux amiraux dans sa famille... Etant d'extraction modeste, il a surtout commis l'erreur de faire un silence pudique sur ses origines véritables... mensonge véniel, par omission, et nous en connaissons bien d'autres de ces trop discrets, et qui n'ont même pas l'excuse d'avoir découvert une Amérique !... Seulement, ici, la discrétion a ouvert une procédure qui menace de ne jamais se clore.

Nous passerons sur la date de naissance ; peu importe. Mais, quant au problème du lieu, plus digne d'intérêt, on s'en doute, il offre aux personnalités officielles, commises aux discours d'usage, un répertoire suffisamment étendu pour se prêter, au gré des circonstances, au développement fleuri du symbole adéquat...

Un grand nombre de villes italiennes, grandes ou petites, revendiquent l'honneur insigne de compter Christophe Colomb parmi leurs enfants : Milan, Modène, Pradella, Cucarro, Cogoletto, Savove, Nervi, Altissola, Brugiasco, Cosseria, Finale, Oneglia, Chiavari, Quinto... (Serait-il permis d'en omettre quelques-unes ?...) Gênes, cependant les éclipse toutes, qui a élevé à celui qu'elle s'obstine à considérer comme un de ses fils glorieux, une statue monumentale portant cette inscription : « A Cristoforo Colombo, la Patria »... Gênes persiste également à posséder la véritable maison natale... Toutefois, les touristes, retour d'Italie pourront, s'ils le désirent, s'arrêter à Calvi (Corse), où il leur sera donné de visiter une deuxième maison natale, pareillement authentique. En suivant le guide, ils apprendront que l'abbé Perretti, savant de l'île a établi la filiation indubitable de Colomb et d'un célèbre pirate chef d'escadre, Christophano de Calvi, grand-oncle du grand homme.

On recherche activement d'autres maisons natales, ou ce qu'il pourrait en subsister. Il y a vingt ans déjà, qu'un docte Péruvien, M. Luis Ulloa, ancien directeur de la bibliothèque de Lima, a tenté de démontrer — très astucieusement d'ailleurs, il lui sera beaucoup pardonné pour cela — que C. Colomb aurait vu le jour en Catalogne, N-E de la péninsule ibérique et que son vrai nom serait Juan Colom ; un autre, moins excusable, le fait naître en Galice (Colon en dialecte galicien veut dire gros cou), et prétend que le navigateur, aspirant au titre d'amiral de Castille, aurait voulu camoufler ses origines à une époque où la Galice était en rébellion contre Isabelle ; Colomb serait-il aussi Aragonais et issu de parents juifs convertis au christianisme ?... Serait-il même Anglais de naissance : « Born in England but a resident in Genoa ».

N'est-ce pas à se demander si Christophe Colomb n'aurait pas été, lui aussi, une belle entité, pareille à l'Antilia du cartographe Toscanelli ou bien, si, né n'importe où, formé par la science nautique allemande descendue par la vallée du Rhin, déterminé dans sa vocation par un cardinal français, éconduit par les souverains du Portugal et de l'Angleterre, avant d'aller tenter sa chance à la cour espagnole, il n'aurait pas été le premier « citoyen du monde », à qui il ne manque plus que l'anonymat ?...

Que ne peut-on déchiffrer le secret sur son visage ?... On commente une bonne demi-douzaine de portraits de Christophe Colomb... Ils n'ont de commun que leur inauthenticité, plus ou moins avérée...

Pourrait-on quand même, après tant et tant d'énigmes, rencontrer l'ultime certitude ; celle que ne refuse jamais aux grands hommes, l'humanité reconnaissante : la certitude du tombeau... La mémoire de Colomb n'a pas échappé au plus cruel des outrages : Colomb a tout perdu en partage, même ses ossements... Inhumée provisoirement dans le couvent franciscain de Valladolid, sa dépouille est transportée, quatre ans plus tard, sur la demande de Diego Colomb, exécuteur testamentaire, dans la chartreuse de Santa Maria de Las Cuevas non loin de Séville. Diego étant mort, la veuve du héros, à qui échoient les dernières volontés, obtient le transfert du corps à Española : pour une fois, les vœux de Colomb semblaient exaucés... c'était compter sans la plus noire infortune qui jamais poursuivît une destinée de trépassé... En 1673, un tremblement de terre détruit la cathédrale de Santo Domingo et mélange les vestiges de toute provenance dans la terrible égalité que font les déchaînements de la nature... Christophe Colomb... peut-être... est démêlé des plus humbles que lui et enseveli une troisième fois. Après soixante-douze ans de répit, lorsque l'île entière passe à la France, l'amiral espagnol Artibazel fait ouvrir le caveau, et fait en-

lever les restes qui sont transportés sous le dôme de La Havane. Enfin, les reliques, ramenées en Espagne en 1899, sont solennellement déposées dans un luxueux mausolé de la cathédrale de Séville.

Voilà tout ce qu'on sait — et qui n'est pas entièrement assuré — des macabres tribulations... Le pèlerinage, lui-même, est traversé du doute amer...

*
* * *

En fermant le volumineux dossier Christophe Colomb, on voudrait oublier l'odeur funèbre d'archives qu'il exhale... on voudrait ne plus entendre le grignotement impitoyable de la belle légende... on voudrait enfin ressusciter le plus véritable peut-être des découvreurs du Nouveau Monde, celui des enfants...

Que Christophe Colomb demeure quand même un peu l'homme qui écrivait un jour au roi de qui il allait faire le Roi des Espagnes : **« Brûlé d'un feu céleste, je vous ai exposé mes projets, alors que tous les tournent en ridicule »**... le triomphateur à qui l'émerveillement du succès faisait dire : **« Dieu a voulu faire un grand miracle au moyen de ma découverte »**... et qui écartelait son blason d'amiral **« au troisième, des ondes d'azur parsemées d'îles d'or »**...

Et nous aimerions sans doute que le maître d'école de tous les continents fasse, à l'occasion, une exceptionnelle concession à l'in vraisemblable qui peut être vrai... Qu'il imagine avant que de s'élancer lui aussi, la fine trière antique voguant dans la mer ténébreuse... Eric le Rouge donnant des ordres rauques aux marins chevelus dont les brouillards estompent les efforts surhumains... les trois caravelles à la croix s'éloignant lentement de Palos...

Alors, il pourrait commencer ainsi sa leçon, pour qu'elle ne soit jamais perdue :

« Il était une fois, un modeste tisserand italien. On l'appelait Domingo Colombo. De sa femme, Suzanna Fontanarosa, il eut un fils qu'il prénomma Cristoforo... Et maintenant, je vais vous raconter l'aventure merveilleuse de Christophe Colomb... »

Poèmes

J. F. BRIERRE (Haïti)

Quelques paroles d'amour au plus grand poète
haïtien de tous les temps :

ETZER VILAIRE

*Le silence alentour est fait des mêmes bruits.
Pourtant un rythme unique est mort durant la nuit
Quel est ce vide amer qui transcende le calme
Comme si respiraient plus sourdement les palmes
Et que dans Peu de Chose endormi, des convois
Portaient comme un poignard des sanglots dans la voix ?
A la harpe de solitudes haïtiennes
Où le glas du tambour, tragique, scande un thrène
Qui n'eût senti que quelque chose s'est brisé
Comme une très grande aile au flanc de l'alizé ?
Quelle corde vibrante au milieu de la fête
Eclaterait sans que la houle des tempêtes
Ne vînt nous avertir du désastre et ne mît
Comme un frisson funèbre à nos fronts insoumis,
Et nous glaçant les doigts autour de chaque verre
N'eût fait une fêlure à nos maisons de verre ?
Quoi ? Rien n'aurait changé, pas même un goût de pleur
N'aurait mouillé l'accent de nos mots persifleurs
Pour casser notre rire et nous donner l'alarme ?
Quoi ! Nous aurions gardé nos désirs et nos armes
Cette faim qu'on gava de pain artificiel,
Cette soif qui crut boire en les flaques, du ciel,*

(*) Les auteurs haïtiens et français doivent adresser à l'Institut français les poèmes qu'ils aimeraient voir publier à cette place.

Nos yeux incendiés par d'illusoires aubes,
 Nos doigts nerveux du fallacieux frisson des robes
 Si nous avions senti dans les cafés du port
 Tes yeux s'emplir au loin du sable de la mort
 Si dans le vent du Nord qui hante le rivage
 Nous avions entendu des appels de naufrage
 Puis ce silence lourd qui dirait que là-bas
 Ta barque manquera dans la forêt des mâts,
 Ta barque qui portait au-dessus de la boue
 Ta militante foi comme un bronze à la proue.
 Tu t'arrêtas un jour simplement sur ce quai
 Que mouillent les draps blancs, flots immobilisés.
 Tu crus entendre alors déferler dans la chambre
 L'orchestre extravagant de la mer en décembre
 Que ce dut être doux, ces instruments mouillés
 Autour de ta fatigue et de ton oreiller.
 Peut-être essayaient-ils une harmonie ultime
 Pour t'offrir un bouquet de notes et de rimes.
 Et présent à tes doigts, un vers inachevé,
 Voici la Bible et ta famille à ton chevet.
 Leur dédiant un grand sourire d'élégie,
 Tu murmures tout bas : « L'amour, la foi, la vie »
 Et tandis qu'une main éponge tes cheveux,
 Tu prends tous et chacun longuement dans tes yeux
 Comme pour exprimer ce qu'aucune parole
 N'a pu porter, aérienne en sa corolle,
 Ce rien qui dit merci, ce rien qui dit « Adieu ».
 « Je ne m'arrache pas car je vais vers mon Dieu.
 « Je sais quelle douleur vous habite et vous brise :
 « Je vois déjà le seuil de la terre promise.
 « Quelqu'un s'en vient vers moi de très loin, de si loin...
 « Et je vais me laver dans les eaux du Jourdain »
 Ton regard lent se promena sur leurs visages,
 Plus fort que leur amour, plus grand que leur image,
 Laisant sur chacun d'eux l'amoureuse lueur
 Qui fait dans l'ombre un long sillage de douceur.
 Une flamme soudaine agrandit tes prunelles
 Puis se noya parmi les ombres éternelles...
 Et tandis qu'on couvrait de larmes ta minceur
 Qu'on suppliait en vain ta mortelle froideur
 En des gestes navrants et des prières folles
 Qui pourraient attendrir le marbre des idoles
 Mais laissaient plus glacé ton front marmoréen,
 Tu semblais retrouver le climat olympien

Promis à ton destin d'apôtre et de poète,
 Cette tunique blanche et dont seules se vêtent
 Les âmes que la vie a le souci d'aimer,
 Et qui restent pourtant, tel jadis Mallarmé,
 A ce balcon d'où l'on domine le factice,
 Sachant qu'en tout plaisir sommeille le silice,
 Et tendant toujours plus vers le seul essentiel,
 Demeurent sur le sol des pèlerins du ciel.
 Ce parapet fragile où ton ombre accoudée
 Au-dessus des plastrons de la vertu fardée,
 Regardait par delà le triste carnaval
 La beauté sur l'azur d'un simple végétal,
 Des îles, sentis-tu passer Jeanne Duval ?
 Notre Dame dressée en le miroir des eaux
 Est le verbe architectural de Victor Hugo
 L'Académie en chœur te reçoit et t'acclame :
 Tu te fiances à la gloire mais ton âme
 Demeure malgré tout celle d'un mutilé
 Qui sous le poids des fleurs se sent écartelé
 Car tu sais qu'aucune eau jamais ne désaltère
 Tant qu'elle sourd du sein trop sombre de la terre.
 Tu vas chercher parmi les ombres du Manoir
 Les pas épouvantés de tes Dix Hommes Noirs,
 Mais dans l'obscurité tragique, si l'on bouge
 C'est l'un des dix portant enfin la Robe Rouge,
 De qui la voix tranquille a refusé le fiel
 Qui dit des mots d'amour tout enivrés de miel,
 De qui le front chargé d'épines et d'ordures,
 Sous l'insulte et les cris, calme, se transfigure.
 Et désormais ton chant te laisse insatisfait
 Et s'emplit des grandeurs rythmiques du verset.
 Tu marches dédaignant le bruit et le scandale
 Vers le signe ébloui d'une lointaine étoile...
 Et ton vers que hantaient de profanes ennuis
 Est un clavier aussi vaste que l'infini.
 J'entends vibrer à la tribune ta voix mâle :
 « La justice se meurt mais ne vit de scandale ».

Tu passes ascétique au milieu du forum,
 Car l'orgue de ton cœur chante le Te Deum.
 D'autres rêvent de vivre en des marbres équestres
 Ton vers a la beauté des cieus supra-terrestres
 Et ton rêve est si pur, si puissant ton tourment
 Qu'ils te rongent le corps comme un flot incessant.
 Que t'importent tes pieds, tu n'es que la pensée.

*Tu n'es que le parfum : Qu'importe la jonchée.
Sur ton vieux piano, tu t'attristes. Chopin,
Qui toussote en musique, agonise en tes mains.
Dans la nuit descendue et tiède comme un baume,
Tu t'exhaltes, pieux, au lent concert du psaume.*

*Adieu, Maître, j'ai désappris d'être un croyant.
La Fête-Dieu vient de passer et des enfants
De chœur dans le matin me jetaient au visage
Une foi qui n'était hélas que de passage.
Laisse que sur ta tombe, au temps des flamboyants,
Au lieu de la ferveur de prières d'antan,
J'égrène en les prenant dans mon sang, des pétales
Qui fleurissaient les couloirs sombres du manoir
Sonore de la voix grave des Hommes Noirs,
Et qui auront l'odeur de la terre natale.*

15-16 Juin 1951.

JOSEPH ROLAND (Haïti)

LA ROSE DE MON REVE

*Je ne sais pas pourquoi je dois ainsi t'aimer
Et voir dans ton regard une étoile nouvelle,
Qui brille sur ma vie et me dit d'espérer :
Ma sombre nuit appelle une aurore éternelle.*

*Je ne sais pas pourquoi je ne puis te parler,
Sans que mon cœur ne tremble à te sentir si belle.
Les étoiles, les fleurs cessent de me charmer,
Quand je lis mon destin écrit sur tes prunelles.*

*Mais le sort est cruel, et le dieu des amours,
Dans son temple vermeil, m'interdit la prière.
Prométhée enchaîné, rongé par les vautours,*

*Une ardente étincelle anime ma poussière,
Pour que je cueille enfin, après de longs détours,
La rose que mon rêve embellit chaque jour.*

LUMEN

*Il faut savoir prier pour saisir bien des choses,
Surprendre le secret des étoiles moroses,
Quand glissent leurs rayons à travers nos bandeaux,
Pour nous conduire au but, par delà les tombeaux.
Ce sont des cœurs élus, en leurs métamorphoses,
Qui pleurent sur la vie et ses pesants fardeaux.
S'endeuillent leurs regards quand se fânent les roses,
Qui laissent sans parfums les cendres des tombeaux.
Mais les faveurs du ciel sont la rançon des purs,
O pèlerins meurtris qu'assomme la matière !
L'évasion est sainte en la sainte prière,
Qui nous met des flambeaux sur les chemins obscurs,
Et qui, dans la détresse, ouvre le sanctuaire,
Où fleurit le pardon sur le sang du Calvaire.*

JACQUES GALL (France)

NOYE

*A mi-chemin du sommeil
Pépin
entendit un grand bruit qui venait
lui semblait-il des rideaux du lit
Il eut conscience de les tirer
et d'apercevoir un homme
en bras de chemise, coupant du bois
— « Curieux » — pensa-t-il.
Les rideaux retombèrent
et puisque le sommeil venait
à grands pas
comme une lune pleine
Pépin se laissa couler
dans l'eau grasse et ronde.
Il lui sembla pourtant qu'elle
s'approfondissait
devenait plus compacte
plus noire*

Il se laissait toujours aller
les pieds en avant
les oreilles chaudes et bourdonnantes.
Il lui sembla que cela durait longtemps
Ce fut d'ailleurs beaucoup plus long
Infiniment plus long.
Toute la vie. Toute la nuit.
Et vers les premières lueurs du jour
Pépin se retrouva derrière les rideaux
en bras de chemise
En train de couper du bois.
— « Curieux, curieux » — répéta-t-il
Mais il n'était vraiment plus temps.
Derrière lui, la mer se sépara en deux

Silhouette

ETZER VILAIRE

par Léon LALEAU

Etzer Vilaire est, avec Jean Brierre, le seul de nos poètes qui donne la sensation de l'authentique grandeur. Et cela, dès sa première plaquette, ces **Dix hommes noirs** sur le sens et la portée desquels se poursuivent encore des discussions intermittentes et passionnées.

Mais ce sur quoi l'accord semble être définitivement réalisé, c'est que cette œuvre de début du poète illustre qui vient de mourir, reste, en dépit d'un byronisme qui en marque le rythme et la forme, spécifiquement haïtienne.

C'est la déposition, devant l'Histoire et la Patrie, de l'élite d'une génération qui n'a pas trouvé dans son propre pays le climat propice à l'épanouissement de tout ce qu'elle portait au cœur et à la pensée et qui a eu l'audace de se dresser courageusement contre les tendances d'une époque dominée par une soldatesque arrogante et pontifiante, dont la morale assignait le poète au paresseux, et l'intellectuel à je ne sais quelle sorte de parasite dangereux pour la paix publique et menaçant pour la sécurité du Pouvoir.

Sans doute, le pessimisme de ce long et vibrant poème, est-il d'un romantisme qui n'en dissimule pas le millésime, mais lui confère, au contraire, une allure qui n'est pas du présent. C'est le sort, d'ailleurs, de tous les poèmes qui reflètent les inquiétudes d'un temps, dressent le bilan d'une époque et dénoncent le désaccord irréparable et profond entre les idées alors en cours et les espérances et les fiertés de ceux qui, à cause même de la qualité de leur culture, de l'inflexibilité de leur caractère, de la noblesse de leurs aspirations, auraient dû être, non pas voués aux marges et aux cellules, mais, plutôt, des distributeurs de mots d'ordre ou ces porteurs de flambeaux à quoi, dans les Républiques idéales, l'Etat confie les guides de son destin et que la foule honore, acclame et célèbre.

Cela ne diminue en rien l'incontestable et forte valeur de cette première œuvre. Et puisqu'elle se dénoue sur neuf suicides et une crise de folie, peut-être ne serait-il pas interdit d'y voir le testament harmonieux et virulent d'une génération, d'abord, bafouée, et, dans la suite, criminellement sacrifiée.

Elle constitue une date dans notre littérature.

Elle clôt une époque et en inaugure une nouvelle.

Si les poèmes qui suivirent **Dix hommes noirs**, à l'exception, sans doute, et par moments, des **Années tendres** où dominant l'amour et le souvenir, — portent encore le sceau du désespoir et sont animés par l'angoisse et la mort, on y décèle, cependant, quelques lueurs de cette sérénité et de cet apaisement qui distinguent les compositions de la maturité et de la vieillesse.

Dieu donne enfin des signes de sa présence dans cette vie tourmentée. Aux protestations violentes de jadis et de naguère, se substitue l'assentiment à la volonté du Seigneur ; le triomphe de la charité se précise et la soumission à la volonté du Très-Haut ne fait plus question.

*...Sois à tous plus qu'à toi-même.
Tout le baume du ciel, toute sérénité,
Tout resplendissement s'offre à la charité
Elle est, comme le ciel, la guérison suprême.*

La puissance verbale n'a pas, pourtant, diminué ; le flot débordant d'images originales et rutilantes n'a rien perdu de son intensité et de sa puissance cascadante. Et si à l'amour inquiet et trouble de la créature a succédé celui, exclusif et pacifiant, du Créateur ; si l'espérance d'une autre vie a fait passer à l'arrière-plan les déceptions et les laideurs quotidiennes de l'existence terrestre, la langue garde ses qualités premières. Elle est encore éblouissante, comme le soleil de nos étés ; houleuse comme cette mer qui, à toutes les heures du jour et de la nuit, rudoie les côtes de la Grande Anse.

Le vers s'obstine à brûler et crépiter comme un incendie de forêt. Le métier se parfait. Mais il n'arrive pas à interrompre, ni à maîtriser le cours de ce tempérament vigoureux et passionné.

D'autres diront la dignité de l'homme.

D'autres encore, la science et la probité du juge.

D'autres enfin, célébreront la piété rayonnante du pasteur dont la foi fut telle qu'elle réussit à prêter à la mort elle-même le visage d'une amie souhaitée avec ferveur et d'une consolatrice que seuls fuient et calomnient pusillanimes et brebis égarées.

Seul, le poète, aujourd'hui, nous soucie.

Il fut grand.

Et, peut-être, unique.

Et si, se rappelant que notre langue est d'emprunt, il dogmatisa, un jour, que la littérature haïtienne ne saurait être que d'imitation, il n'en est pas moins vrai qu'il sut être lui-même, toujours, et, jamais, ne descendit à n'être qu'un écho.

Son œuvre reste intégralement haïtienne, parce que, tout d'abord, profondément humaine.

COURRIER DE FRANCE

LA PSYCHOLOGIE DE L'ART ENSEIGNEE AU COLLEGE DE FRANCE

par René DELANGE

L'histoire de l'art et l'esthétique ont pris dans la civilisation moderne une place considérable, que la prépondérance actuelle des moyens visuels suffirait à expliquer. L'homme d'aujourd'hui vit de plus en plus par les yeux (photographie, cinéma, affiches, étalages, publicité lumineuse, etc.) et les arts plastiques sollicitent de plus en plus son intérêt et sa curiosité. Le Collège de France vient de confier à M. René Huyghe, l'un des conservateurs du Louvre, sa chaire d'esthétique qu'illustrèrent, de 1878 à 1942, des critiques et historiens d'art tels que Charles Blanc et Henri Focillon.

M. René Huyghe est le plus jeune des maîtres du vieil établissement que fonda François Ier. Il vient d'avoir quarante-cinq ans. A trente et un ans il était conservateur des peintures du Musée du Louvre, puis conservateur en chef des peintures, dessins et chalcographie du Louvre. De 1932 à 1934 il avait mené une vaste enquête à travers l'Europe et aux Etats-Unis sur les musées, les collections et leur organisation. Il a entrepris et poursuivi la réorganisation totale des salles de peinture du Louvre, interrompue par la guerre et marquée ensuite par l'ouverture de la Grande Galerie, du Musée de l'impressionnisme, du Salon carré et des Salles françaises du XIXème siècle. Il a créé le service d'études et de documentation du Louvre qui a constitué environ quatre mille dossiers historiques et critiques sur les tableaux des collections, une photothèque de l'Ecole française. Ses tournées annuelles de conférences en province et à l'étranger (Belgique, Hollande, Suisse, Luxembourg, Angleterre, Italie, Espagne, Danemark, Suède, Norvège, Roumanie, Bulgarie, Colombie, Pérou, Chili, Argentine, Uruguay, Brésil) ont popularisé son nom. Et les ouvrages dont il est l'auteur sur l'art contemporain, *Cézanne*, *Les dessins de Van Gogh*, *Vermeer*, *Ingres*, ont montré que son style était d'un grand écrivain, comme son érudition d'une haute qualité. Ses cours du Collège de France vont lui permettre de poursuivre systématiquement ses recherches d'histoire de l'art et de se consacrer à ses travaux et à leur diffusion.

L'enseignement que René Huyghe vient de commencer sera d'une singulière originalité car la psychologie y jouera un rôle essentiel. C'est par là, en effet, que l'étude de l'œuvre d'art semble pouvoir se renouveler dans une large mesure et tirer le plus grand bénéfice de progrès accomplis hors de son domaine traditionnel.

L'histoire de l'art, en précisant sa spécialité et en s'y enfermant, a pu, depuis un siècle, se constituer et même, sous l'action de maîtres éminents, aller dans certaines directions, presque jusqu'au bout de ses possibilités. Pendant longtemps, elle s'est appuyée strictement sur l'étude des textes et des documents pour définir la position historique. Les caractères identifiables et l'interaction des œuvres, des artistes et des styles. Depuis quelques années et, en France, surtout à l'instigation d'Henri Focillon, elle a dégagé des œuvres la notion des formes qui y trouvent leur incarnation. Elle en a étudié les lois et l'évolution.

En un raccourci schématique, on pourrait dire que si l'œuvre d'art possède éminemment les caractères d'un langage, ses historiens ont d'abord procédé à l'établissement, à l'analyse et à la critique des textes. Puis de ce langage ils ont scruté les moyens d'expression et ont créé en quelque sorte une philologie. On peut se demander si, après l'étude des moyens d'expression, le moment n'est pas venu de passer à celle du contenu qui par eux se manifeste. D'ordinaire on y procède d'instinct, au bonheur de la « lecture » ; cette investigation devrait pouvoir bénéficier de procédés aussi méthodiques que les précédentes. L'œuvre d'art, en effet, engage trop la vie consciente et inconsciente de son créateur pour que chaque apport de la psychologie n'approfondisse son intelligence. Tout progrès de la connaissance de l'homme contribue à la pénétration de son but et de ses moyens. Réciproquement tout progrès de sa connaissance enrichit celle de l'homme. Le nouveau cours du Collège de France est à la fois une extension et un approfondissement de la recherche artistique.

Tout se passe, a noté René Huyghe, comme si la représentation que les hommes se font d'un même temps par idées ou par images, du monde et plus particulièrement de la matière, qui les y frappe d'abord, obéissaient aux mêmes poussées secrètes. On assiste au XIXe siècle au passage, dans la physique, de la conception mécaniste à une préoccupation croissante de la notion d'énergie. Parallèlement l'univers que voient et que représentent les peintres, d'abord constitué de volumes stables, rochers, terrains, groupes d'arbres, etc... fait place de plus en plus aux eaux, aux brumes, aux nuances de la clarté, aux apparences changeantes. L'impressionnisme enfin achève l'élimination totale des masses définies, qu'il sacrifie aux vibrations lumineuses, et dissout la forme dans une obsession accrue des forces immatérielles et agissantes. En cette fin de siècle, on relèverait une semblable hantise du mouvant et du fluide dans la philosophie (les images bergsoniennes), dans la littérature (le symbolisme, l'impair Verlainien), dans la musique (les

thèmes de Debussy) et jusque dans la psychologie proustienne.

Il est curieux de pousser jusqu'à nos jours cette auscultation parallèle et de suivre l'envahissement de l'esthétique par l'abstraction au moment où la science donne du « monde » une représentation de plus en plus mathématique.

Il est singulier que les historiens d'art aient jusqu'à ce jour si peu fait appel aux progrès considérables que la psychologie a accomplis par la découverte de l'inconscient et des moyens de l'explorer. Par bien des points, l'imagination, en tant qu'elle n'est pas élaborée, relève des mêmes mécanismes que le rêve. Le choix involontaire qui la dirige, en chaque artiste créateur, vers certains sujets, certaines formes, certains aspects de l'univers et non d'autres, aide à définir et à comprendre une personnalité.

Huyghe a, dans un de ses cours, montré par exemple comment la dualité que les contemporains ont observée jusque dans l'aspect physique de Delacroix, où la spiritualité se mêlait à leurs yeux à une sorte d'animalité fauve, dualité qui se retrouve dans sa vie intérieure, se reflète dans le thème des grandes œuvres auxquelles il s'est complu : *l'Antiquité expirant sous les coups d'Attila*, *Apollon foudroyant le serpent python*, ou encore *l'Ange luttant avec Jacob*. Ce débat latent entre une sensibilité fiévreuse, tourmentée par ses instincts, et une intelligence avide de maîtrise lucide et d'élévation sereine, élucide par ailleurs la complexité de la position de Delacroix dans l'histoire de la peinture. Elle explique comment, sacré chef des romantiques, il a pu, quant à lui, se définir comme « un pur classique ».

Cet exemple montre que les enquêtes auxquelles Huyghe va initier ses auditeurs ouvriront un champ vaste et révéleront les ressorts intimes de l'artiste et de sa création.

ARSENE D'ARSONVAL

1851 — 1940

par Albert RANC

Arrière petit-fils, petit-fils et fils de médecins, le physiologiste et physicien Arsène d'Arsonval est né, il y a cent ans, le 8 juin 1851, au manoir de La Borie, en plein cœur du Limousin. Il y est mort le 31 décembre 1940 après avoir accompli une belle et fructueuse carrière. Collaborateur de Claude Bernard puis de Brown-Séguard il succéda à ce dernier en 1894 comme professeur au Collège de France et comme membre de l'Académie des Sciences. Il présida la savante compagnie en 1917.

D'Arsonval eut une activité créatrice puissante à l'extrême et multiforme de façon véritablement étonnante. Toutefois, à la bien considérer, quels que furent ses résultats si nombreux et si divers qui formèrent comme une vaste arborescence au feuillage touffu, son excitation initiale, sa direction profonde, en une certaine manière sa sève, a été le désir d'étudier les actions réciproques qui existent entre les agents physiques et les êtres vivants. Tout au début de sa carrière il est aux prises avec les problèmes de la chaleur animale et de l'action des variations de température sur les animaux. Il construit une chambre calorimétrique particulièrement intéressante. Pour mesurer les températures dans la profondeur des tissus il combine des aiguilles thermo-électriques, puis ses recherches vont s'orienter vers l'électricité animale. Pour les effectuer il invente toute une série de dispositifs spéciaux et d'appareils, notamment un galvanomètre extra-sensible. Il étudie alors, utilisant la découverte des phénomènes électrocapillaires par Lippmann en 1873, le fonctionnement des organes électriques de certains poissons tels que les torpilles et les gymnotes.

Ses expériences le conduisent tout naturellement à examiner les réactions des tissus vivants sous l'influence du courant électrique, si bien qu'il peut résumer l'ensemble de ses travaux en disant : « Tous les êtres vivants produisent de l'électricité. Tous les êtres vivants réagissent à l'électricité. De là, deux études différentes, suivant qu'on considère l'être vivant comme générateur ou, au contraire, comme récepteur de l'électricité ».

Dès 1881, d'Arsonval commença l'étude des propriétés physiologiques des courants électriques alternatifs de toutes les fréquences. Il allait ainsi, on va le voir, vers des découvertes capitales. D'Arsonval montra expérimentalement que le courant alternatif est de moins en moins sensible pour un orga-

nisme et par suite de moins en moins dangereux à mesure que sa fréquence augmente. Il en conclut qu'à une fréquence suffisante il cesserait d'être foudroyant et pourrait même traverser le corps sans causer aucune sensation désagréable. En s'appuyant sur les expériences de Hertz puis de Tesla, il combina des appareils qui lui permirent de démontrer le bien-fondé de ses conclusions. Elles firent l'objet en 1893 de communications à l'Académie des Sciences. Chemin faisant il avait mis en évidence le fait que dans la mort par les courants alternatifs de basse fréquence, on pouvait souvent rappeler à la vie le sujet foudroyé en le traitant comme un noyé, c'est-à-dire en pratiquant sur lui la respiration artificielle. Si les courants de haute fréquence, constatés d'Arsonval, ne produisent ni douleurs ni contractions musculaires, ils ont un pouvoir microbicide et leur passage à travers le corps s'accompagne d'un dégagement de chaleur dans la profondeur des tissus avec une vaso-dilatation énergique et un abaissement de la pression sanguine générale. Les conséquences de ces données nouvelles eurent une importance considérable dans le domaine de la médecine et de la chirurgie. Aussi bien, les nombreuses utilisations médicales de l'électricité suivant les travaux de d'Arsonval, ont été englobées sous le nom de *darsonvalisation* proposé par le Congrès de Physiothérapie de Berlin en 1923. L'action thermique interne des courants de haute fréquence, la diathermie selon l'expression consacrée, permet de porter la température des tissus à des degrés assurant leur stérilisation ou leur destruction complète. En 1908, Doyen fit l'application de cette notion sous le nom d'électro-coagulation, mais il ne fut pas suivi. Cette nouvelle technique chirurgicale, sous la forme d'un appareil dénommé « bistouri électrique », ne fut utilisée que longtemps après. Elle a été un des facteurs des remarquables progrès de la chirurgie crânienne et pulmonaire à notre époque.

On conçoit sans peine que d'Arsonval électro-physiologiste se soit tout particulièrement intéressé aux développements de la science et des techniques de l'électricité. En 1881, on le voit participer au Congrès et à l'Exposition internationale de l'électricité. Il se trouvait déjà parmi les fondateurs de la première revue consacrée spécialement à l'électricité : *La lumière électrique*. Au cours de l'année 1882, il collabora étroitement avec Marcel Deprez pour la réalisation de ses célèbres expériences sur le transport à longue distance de l'énergie électrique. C'est ensuite sa merveilleuse ingéniosité mise au service de tout l'appareillage électrique et ses remarquables contributions importantes à la solution de différentes questions relatives au téléphone, au microphone, au froid artificiel, à l'air liquide, etc... Il s'attaqua en précurseur avec Marey et Tatin au problème de l'aviation, avec Levassor et Mayade à celui de l'automobile.

L'activité exploratrice de d'Arsonval a pénétré efficacement presque tous les domaines des techniques. Elle est tout aussi bien à l'origine de l'endocrinologie et de l'opothérapie moderne qu'à celle de l'emploi des vases isolants à doubles parois comme la bouteille dite thermos, qu'à celle de l'organisation

du service des forces hydrauliques. en 1934, à l'occasion de l'inauguration de son buste au Collège de France, il fit très modestement remarquer : « On m'a reproché, jadis, — aujourd'hui on m'en fait un mérite, — de n'avoir pu me spécialiser ». Il ajoutait : « Les cloisons étanches de la spécialisation sont peu favorables au développement des idées générales ». Il estimait avec Claude Bernard qu'en physiologie « on peut dire ce que Faraday dit en physique : l'absurde n'est pas impossible ». De là son habitude de ne jamais dire non *a priori* et de poursuivre ses investigations toujours dans toutes les directions qu'imposent les faits ou que dévoile l'imagination, avec une soumission humble et absolue à la souveraineté de l'expérience. La science, disait d'Arsonval, grand découvreur et grand inventeur, est avant tout une école de modestie et de sincérité.

Les livres

Gabriel MARCEL — *Les hommes contre l'humain*

(éd. La Colombe, Paris, 1951, 206 p.)

Jean-Paul Sartre prépare un ouvrage intitulé *l'Homme* ; Gabriel Marcel vient de publier un courageux essai *Les hommes contre l'humain*. Ainsi, des deux pôles extrêmes de l'horizon philosophique français d'aujourd'hui, la même question surgit. Un même besoin d'approche concrète de l'homme conduit les penseurs depuis longtemps déjà au delà du rationalisme et de l'empirisme classiques. Aujourd'hui, le philosophe s'interroge sur l'homme même, plutôt que sur ses pensées ou sur ses œuvres. Mais si l'homme se met ainsi en question, c'est peut-être parce que le mouvement de la vie moderne a déjà sapé son assise et sa civilisation, parce que son humanité même est aujourd'hui menacée. On ne parle jamais tant de la « personne » ou des « valeurs » qu'en un temps où l'uniformisation des modes d'existence, la réduction des valeurs spirituelles aux valeurs économiques, la toute puissance de la technique nous forgent une société dépersonnalisée et dévaluée. « La philosophie des valeurs, remarque justement Gabriel Marcel, m'apparaît personnellement comme une tentative vraisemblablement avortée pour récupérer dans les mots ce qui a été réellement perdu dans les esprits ».

S'il est une forme de pensée qu'on ne saurait définir ou schématiser en quelques pages, c'est bien celle de Gabriel Marcel : rebelle à l'esprit de système, à ce durcissement de la pensée vivante qu'impose toute élaboration doctrinale, cherchant davantage à cerner des *mystères* qu'à poser et surtout résoudre des *problèmes*, la pensée de notre philosophe s'émousse et se vulgarise aussitôt qu'on tente de la détacher de son expression concrète. Son style, qui est celui d'une méditation intérieure, plus proche de l'expression verbale ou de la conversation que de l'écrit philosophique, peut paraître d'un tissu trop lâche à un lecteur hâtif. Mais en nous faisant participer au rythme intérieur d'une pensée qui se cherche et qui s'élabore, le style même de Gabriel Marcel nous aide à retrouver une condition de recueillement intellectuel avec autant de sûreté que le style de Bergson évoque chez son lecteur le développement gracieux de la phrase musicale ou de la danse.

Penseur chrétien, Gabriel Marcel reste attaché aux valeurs morales et affectives d'une civilisation aujourd'hui révolue : la fidélité, l'honneur, le ser-

vice, le rayonnement de la personne humaine au sein de petits groupes organiques tels que la famille ou le milieu professionnel, artisanal ou agricole. Il ne cache pas sa méfiance pour le rationalisme et l'universalisme abstraits de la Révolution française, et surtout pour la civilisation des masses, du capitalisme ou du socialisme modernes. Leur progrès technique et économique lui paraît solidaire d'une profonde dégradation spirituelle. Présentées sous cette forme sèche, ce sont là des réflexions à la fois banales et sommaires — prétextes à des retours nostalgiques sur le passé, ou à l'expansion d'une politique socialement et économiquement « réactionnaire ». Gabriel Marcel n'ignore pas ce danger ; sans céder à cette pente rétrograde et faussement spiritualiste, il combat courageusement sur les deux fronts : « ce qui rend dans la situation présente la tâche du penseur chrétien si difficile, on peut même dire si angoissante, c'est qu'il est à vrai dire dans l'obligation de faire front à la fois contre l'idolâtrie hégélianisante de l'histoire qui en dernière analyse doit être regardée comme une imposture, et contre des doctrines réactionnaires, au sens le plus injustifiable de ce mot ». Contre l'idolâtrie de l'histoire, qui est sans doute l'un des penchants intellectuels dominants de notre temps, Gabriel Marcel s'élève à la fois en rationaliste et en chrétien. Hegel et Marx ont contribué, plus qu'ils ne le pensaient sans doute, à cet abandon facile de l'individu et des peuples devant ce qu'ils croient le « sens de l'histoire ». Or, en dépit d'une phraséologie prétentieuse, c'est tout simplement le privilège de la force contre le droit que consacre la philosophie simpliste de l'histoire. Le règne de la machine et de la civilisation des masses devait renforcer cette simplification matérialiste.

Mais le détail des démarches concrètes de la pensée a plus de prix encore chez Gabriel Marcel que les perspectives générales. C'est ainsi qu'avec beaucoup de pénétration, le philosophe dénonce le danger de l'esprit d'abstraction, incapable de s'insérer dans l'étoffe de la vie affective et morale de la personne ou des groupes humains organiques, mais qui agit pourtant en désorganisant les liens humains concrets : « Les abstractions ne peuvent pas rester à l'état de simples abstractions. Tout se passe comme si elles prenaient vie, mais il s'agit d'une vie aberrante qu'il est licite de comparer à un tissu cancéreux ». « Pour dominer et maîtriser les techniques, il faudrait un effort humain véritablement ascétique. Maniées par des hommes qui réduisent la civilisation à l'expansion du progrès technique, elles produisent un « dynamisme qui imite la vie, mais ne s'accomplit que dans ce qu'il faudrait plutôt appeler la mort ».

Il y a là un courant de pensées auquel on trouverait, je crois, de profondes racines dans la philosophie française : les thèmes bergsoniens des *Deux sources de la morale et de la religion* s'en approchent souvent, encore que le pessimisme de Gabriel Marcel semble répondre à l'optimisme de Bergson. Le second positivisme d'Auguste Comte trahit aussi un même regret, et un même espoir d'une société « organique », encore que l'optimisme, la rigidité et la positivité de Comte soient, eux aussi, aux antipodes de l'esprit de Gabriel Marcel. Chez Péguy enfin, on trouverait le même besoin d'une vie sociale concrète et d'une

spiritualité incarnée. De tous ces penseurs, Gabriel Marcel est assurément le plus pessimiste : sans doute peut-on y voir un trait de son tempérament intellectuel, et penser que cet auteur dramatique se plaît à une vision tragique de son temps ; on pourra aussi reconnaître que, depuis l'époque de Péguy, ou même de Bergson, le progrès des techniques destructives a pu ébranler la confiance naturelle que l'homme porte à son avenir.

J. L. BRUCH.

René LERICHE — *La Philosophie de la Chirurgie.*

(Flammarion, Paris, 1951, 213 pp.)

Le professeur René Leriche est non seulement un des plus grands chirurgiens du siècle, mais aussi un humaniste de profonde culture et qui manie la langue avec autant de virtuosité qu'un bistouri. Son avant-dernier livre, *Chirurgie de la Douleur*, nous avait révélé un écrivain de race au talent duquel André Gide, dans son *Journal*, a rendu un juste hommage. *La Philosophie de la Chirurgie*, qu'il vient de publier, est peut-être plus important encore, parce qu'il est la somme de toutes les idées qui ont guidé le maître dans ses recherches et qu'il s'adresse à tous ceux pour qui les problèmes humains ont du prix et non pas seulement aux spécialistes.

— Ce livre est mon testament, nous dit le professeur Leriche.

« Je ne dissimule pas, écrit-il dans l'avant-propos, les difficultés de la tâche que j'entreprends.

« La première est que je suis fort ignorant de la philosophie. Le titre que je donne à cet essai me paraît à moi-même bien ambitieux ; mais je n'en ai pas trouvé qui s'accorde mieux à mon dessein. Celui-ci est de réfléchir sur la chirurgie, sur ses méthodes, sur les qualités qu'elle exige de ceux qui la servent et sur son avenir immédiat ».

Puis, en souriant, le savant poursuit notre entretien par ces remarques d'une savoureuse acuité :

— Je suis gêné en outre par le sens péjoratif que les chirurgiens donnent en général au mot philosophie. Philosopher, pour eux, c'est se repaître de nuées et voguer dans l'abstraction. Je risque donc de ne pas atteindre ceux que je voudrais toucher. Cependant, comme toute discipline humaine, la chirurgie mérite qu'on essaie d'en fixer l'esprit.

« Troisième difficulté, plus grave celle-ci : il est impossible aujourd'hui, de dire où va la médecine et, par conséquent, de prévoir ce que deviendra la chirurgie.

« Il y a peu d'années encore, il nous semblait que son chemin était tracé tout droit. Les progrès ne pouvaient se poursuivre que suivant la même norme. Et voici que nos moyens de recherche sont allés plus loin que nos possibilités de compréhension et nous ne voyons plus clair. Tout devient si compliqué en

biologie qu'on n'ose plus, devant l'homme, passer synthétiquement ; nous nous perdons dans des analyses parcellaires mais nécessaires, qui obscurcissent les problèmes au lieu de les éclairer. Aussi, beaucoup de médecins et la plupart des chirurgiens confessent-ils qu'il est vain de chercher à comprendre. Il leur suffit de jouer la règle du jeu, s'en allant ainsi au rebours de la ligne tracée d'une main si ferme par Claude Bernard qui voulait comprendre. Cette tendance au reste, est générale en science... »

Quand je demande à l'auteur de la *Philosophie de la Chirurgie* s'il peut livrer quelques prédictions sur l'évolution de son art, il répond tout de suite :

— Les prophètes sont souvent lapidés...

Puis, après un silence d'une minute :

— La chirurgie cependant, à mon sens, va stagner quelque peu.

Elle va même perdre de son influence. Bien des états infectieux vont disparaître par l'emploi des antibiotiques. En contre-partie, elle gagnera sûrement dans le domaine de la correction des malformations, des accidents, des greffes ».

Dans son livre, l'éminent savant examine les deux problèmes qui sont à la base d'une philosophie de la chirurgie : le problème de la connaissance et le problème de l'action, « car connaître et agir sont la trame même de l'œuvre de nos mains ».

Comme il n'est pas de chirurgien sans un immense travail de connaissance, il est donc indispensable d'étudier les voies et les moyens d'une science qui continue de se faire chaque jour.

L'essai du professeur Leriche est la synthèse de son enseignement à la faculté de médecine de Strasbourg, et depuis 1937, au Collège de France. La chirurgie « discipline de la connaissance » se divise en six chapitres : Construction de la pathologie : qu'est-ce que la maladie ? de l'humanisme en chirurgie ; les moyens de la recherche ; de la recherche clinique ; de quelques objectifs de recherche. Quant au problème de l'action, il comporte les sujets que voici : la chirurgie à l'ordre de la vie et les chirurgiens d'aujourd'hui ; bases physiologiques de la chirurgie ; l'esprit chirurgical et l'esprit thérapeutique ; technique de l'action ; le chef d'école ; avenir de la chirurgie ; des enseignements de la chirurgie sur le problème de la vie.

Chirurgien de génie, philosophe, le professeur René Leriche est aussi un moraliste dans la tradition des grands auteurs français, ainsi qu'en témoigne cet extrait de son ouvrage :

« Nous devons souhaiter que les écoles de chirurgie enseignent la responsabilité morale du chirurgien, pas du véritable esprit de thérapeutique.

« J'ai connu une ville importante, assez éloignée de celle où j'exerçais, où un chirurgien, bien du pays, avait pour principe qu'on ne sait jamais ce qu'il en est réellement d'une tumeur bénigne du sein ou d'une maladie kystique.

En faisant surgir l'épouvante du risque cancéreux, il décidait facilement les malades au sacrifice et taillait largement les seins d'une bourgeoise apeurée. Sans doute, il n'est pas toujours aisé de faire un diagnostic et, parfois, c'est prendre une responsabilité que de s'abstenir. Mais il y a des circonstances où tout est clair. Lui n'avait nul souci d'un diagnostic précis, et toujours il imposait le grand sacrifice. Plusieurs fois, j'eus l'occasion de rassurer des femmes inquiétées et menacées par lui. Leur joie les conduisait aux confidences et j'appris ce à quoi je n'avais jamais songé dans mon professionnalisme, que les hommes n'aiment pas les amazones, qu'un thorax mutilé perd son charme et que la liste était longue, dans la ville en question, des ménages disloqués par des ablations du sein trop faciles.

« Depuis vingt ans, je me suis penché sur cet aspect social de la chirurgie. Aujourd'hui, à titre d'éducateur vieilli, je me permets de dire aux chirurgiens qu'ils ne doivent pas limiter leurs soucis aux seuls problèmes de la chirurgie. Il faut songer que nos décisions peuvent avoir les pires conséquences pour la vie affective d'un homme ou d'une femme. Notre métier nous donne sur les hommes des droits régaliens. Nos devoirs doivent être mis plus haut que nos droits ».

« Grandeur et servitude chirurgicales », ainsi pourrait s'appeler ce livre riche de savoir, d'expérience et d'humanité.

René DELANGE.

François MAURIAC — *Le Sagouin*.

(Plon, Paris, 1951, 172 p.)

Le Sagouin marque, après dix ans consacrés au journalisme et au théâtre, le retour de François Mauriac au roman. Il s'agit plutôt, à vrai dire, d'une longue nouvelle. Mais l'art de François Mauriac s'est rarement employé à dépasser les limites de ce que lui dictait une inspiration immédiate. Ses romans ont été écrits comme des poèmes. A cette différence près qu'il ne s'est jamais choisi comme personnage principal. Mais sans s'exprimer à la première personne, qu'il s'agisse de *Thérèse Desqueyroux* ou de *L'enfant chargé de chaînes*, il y a un accord mystérieux entre François Mauriac et ses personnages.

Il a su si bien s'identifier à eux que leur caractère, leur drame et leur noirceur paraissent davantage le résultat de rêveries que d'une réflexion psychologique. Sa puissance d'évocation, les qualités propres à l'univers qu'il décrit proviennent de ce qu'il a préféré la vie à la froideur de la science. Dans un monde où il n'est pas toujours facile de distinguer les bons des méchants, François Mauriac a préféré souffrir avec ceux qu'il décrit.

Stendhal disait qu'un roman doit être « un miroir que l'on promène le long d'une route ». François Mauriac, lui, a voulu se faire miroir. Aucune

distance ne le sépare de ses personnages. Lorsque Sartre lui reprocha jadis, dans un article très violent, de vouloir être omniprésent comme l'est Dieu dans sa création, il négligeait cette passion sourde qui a toujours conduit Mauriac à décrire le monde qu'il avait choisi comme s'il s'agissait de lui-même. Ces vampires familiaux, ces ténèbres bourgeoises n'ont rien à voir avec sa propre famille, avec ses habitudes de vie, mais ils sont comme des exorcismes. De la même façon que les peintres religieux du Moyen-Age représentaient plus volontiers les démons que les anges, afin de les chasser de leur esprit, de même François Mauriac peint un monde horrible qu'il condamne et qu'il craint.

On sait que de nombreuses polémiques l'ont opposé aux partisans de la « littérature noire », à toutes les formes d'athéisme et d'immoralité. Mais ses romans, ses pièces de théâtre, s'ils rejettent le cynisme ou l'impudeur, n'en sont pas moins la peinture d'un monde sans espoir, où la méchanceté humaine ne triomphe peut-être pas, mais où elle est inguérissable.

Il ne faut pas voir dans ces contradictions une preuve d'hypocrisie ou de mensonge à l'égard de lui-même ou de ceux contre lesquels il lutte. François Mauriac est aussi sincère dans ses romans que dans ses articles du *Figaro* ou de *La Table Ronde*. Il les écrit, dit-il d'un même mouvement. Ceux qui s'étonnent de le voir parfois se contredire négligent cette part vivante de l'inspiration, d'une affectivité toujours en éveil.

C'est que, parvenu au faîte de sa carrière, académicien, romancier universellement célèbre, éditorialiste d'un des journaux français les plus importants, directeur de conscience d'une grande partie de la bourgeoisie, François Mauriac est demeuré un impulsif. A soixante ans, ses passions intellectuelles sont restées celles d'un jeune homme. Il se brouille avec ses amis, applaudit ses ennemis, rompt avec l'Académie et collabore à la *Table Ronde* dans l'espoir de ne pas perdre contact avec les jeunes générations.

Ce goût de la jeunesse le porte souvent à parler de ses débuts qui furent éclatants. Soutenu dès ses premiers écrits par Bourget, par Barrès, peut-être aurait-il souhaité remplir leur rôle. Mais à observer l'influence de Gide ou de Malraux, peut-être a-t-il pensé que toute influence comportait plus de mal que de bien. D'ailleurs il lui eût fallu pour cela se faire plus patient qu'il n'est, renoncer à son humeur qui lui dicte un roman, une pièce de théâtre ou un article, mais pas des préceptes.

Il faut avouer également que les moralistes sont la plupart du temps des solitaires et — pourquoi ne pas le dire — des misanthropes. Et François Mauriac aime plaire. Sa conversation, malgré sa voix brisée, est éblouissante. Ses portraits, ses anecdotes, ses souvenirs, féroces et spirituels. Je crois qu'il aime mieux se faire un ennemi plutôt que de renoncer à un bon mot.

Ces qualités, essentiellement parisiennes, ne lui ont pourtant jamais fait oublier sa province natale qui lui sert exclusivement de thème d'inspiration.

La maturité venue, il est demeuré pour ses romans comme pour ses pièces de théâtre, l'enfant et le jeune homme qui observait, en rêvant de s'en évader, cette bourgeoisie et ses hobereaux bordelais et landais accrochés à leur sol, à leurs tragédies familiales.

Sa dernière œuvre : *Le Sagouin* est le fruit de ces souvenirs jamais taris qui lui ont fait dire autrefois : « Ma province a fait de moi une mule aux yeux crevés pour moudre son grain ». Et peut-être n'est-il jamais allé si loin dans la description de la solitude, de la haine, de la douleur.

En une centaine de pages, les six ou sept personnages du récit vivent pour nous de la vie d'un incendie. Un enfant arriéré (le « Sagouin ») est haï par sa mère à cause de la ressemblance qu'il offre avec son père. Celle-ci, nièce d'un ancien maire de Bordeaux, a épousé par une sorte de snobisme naïf un hobereau dégénéré, Galéas de Cernés, dont l'unique souci est de s'occuper du cimetière de son village. C'est sa mère qui, avec une vieille servante autrichienne, dirige le château. Tous haïssent la femme venue d'un autre milieu, en proie à son atroce solitude, à la haine qu'elle a de son fils, de son mari, de sa belle-mère et qui n'a d'autres ressources que de marcher tout le jour dans la campagne et de boire, seule dans sa chambre, le soir.

Paule de Cernés essaie, une dernière fois, de s'occuper de son fils. Elle veut, contre l'avis de sa famille, le confier à l'instituteur, réputé hostile à tout ce qui vient du « château ». Un moment, il accepte et le pauvre « sagouin » trouve un peu de joie à s'évader de l'enfer familial. Mais l'instituteur se refuse, et après une scène horrible entre Paule de Cernés et sa belle-mère, Galéas de Cernés va se tuer avec son fils.

Il est inutile de dire que le récit de François Mauriac ne peut se réduire à ce qui en est la trame. Aucun des faits principaux n'a plus d'importance que les descriptions du château et de ses habitants sinistres, de l'instituteur ou de cet enfant misérable et écrasé. Les dialogues entre la belle-mère et Paule de Cernés sont d'une justesse de ton qui oblige à s'arrêter dans sa lecture pour écarter ce cauchemar.

Bien entendu, c'est à Paule de Cernés, sœur de Thérèse Desqueyroux, que va la sympathie de l'auteur. Elle est l'exemple même de la victime du destin. Tout amour lui est interdit. Elle a éloigné d'elle à jamais cet enfant qui tremble devant elle comme un animal battu. Mais elle-même est cette bête traquée à peine capable encore de se réfugier dans des rêves sans espoir.

François Mauriac, romancier, n'est pas complice de ces êtres privés d'amour. On dirait qu'il assiste, impuissant, à leur lente agonie, mais sans pouvoir détourner les yeux de ces maisons où il est entré, il y a longtemps, par erreur, et comme s'il devait, toute sa vie, acquitter le prix de sa curiosité.

Les éditions de la Pléiade ont publié, en 1964, une édition de *Le Sagouin* de François Mauriac.

Guy DUMUR,

Georges MONGREDIEN — *La Vie privée de Molière.*

(Collection : *Les Vies privées*, Hachette, Paris, 1951, 246 pp.)

Dans la célèbre collection si remarquablement dirigée par M. Francis Ambrière à laquelle nous devons tant de résurrections passionnantes de hautes figures de l'histoire et de la littérature — un Robespierre, de Bernard Nabbonne, un Frédéric II, de Pierre Lafue, une impératrice Joséphine, de Charles Kunstler, un Talleyrand, de Jacques Vivent... ; par ailleurs, un magistral Balzac, de Jules Bertaut, un Voltaire, de Louis Francis, un George Sand, de Jacques Vivent, un Racine, de Pierre de Lacretelle, si émouvant, combien d'autres, rendus à leur vie d'autrefois, voici, de Georges Mongrédién, connaisseur admirable des gens et des choses du XVII^e siècle, une « vie privée » du grand comique qui reste l'une des plus incontestables gloires d'une époque exceptionnellement éclatante dans l'histoire de la littérature universelle. Nul n'était mieux préparé à écrire ce livre nécessaire, mais d'une difficulté singulière, que l'écrivain de grand talent qui s'est, depuis de longues années, attaché à nous faire pénétrer dans l'intimité de tant de figures célèbres ou curieuses de la vie littéraire de ce siècle qui en fut si riche. Georges Mongrédién nous a déjà donné de beaux ouvrages sur le salon de Mlle de Scudéry — dont le rôle fut considérable — sur Marion de Lorme et ses amours, Vauquelin des Yveteaux, le facétieux Bruscambille, les grands comédiens du XVII^e siècle, le bourreau du cardinal de Richelieu, les Précieux et les Précieuses, les Libertins et les Amoureuses d'une époque galante, sur la « vie quotidienne » du peuple français au temps de Louis XIV. N'est-il pas encore l'auteur d'une « vie privée » du Roi-Soleil dans cette même collection où il fait revivre aujourd'hui son comédien préféré ? Et ne nous a-t-il pas, en outre, restitué des textes devenus rares en librairie de Vauquelin, de Bussy-Rabutin, d'Agrippa d'Aubigné, de Tallemant des Réaux, du cardinal de Retz, des textes dont l'importance est grande, aussi bien au point de vue historique et politique que littéraire.

Replacer Molière dans sa « vie privée » n'était pas petite entreprise. Si stupéfiante soit la chose alors qu'il s'agit d'un tel écrivain — et d'un écrivain de théâtre, donc plus particulièrement en vue, plus dans le train du monde, plus suivi par la curiosité de ses confrères, des mémorialistes et échetiers, et du grand public, toujours friand des nouvelles concernant les gens de théâtre — le fait est là : sur Molière, la documentation biographique est d'une extrême pauvreté.

Comment expliquer que nous sachions si peu de choses, que rien ne nous soit parvenu de lui-même, que sa correspondance ait disparu sans laisser la moindre trace ? Et pourtant, pendant treize longues années, Molière a couru les provinces avec sa troupe ; ses « tournées » ont soulevé, un peu partout, de ville en ville, l'enthousiasme des foules, qui ont eu parfois la primeur de ses premières pièces. Il n'est pas possible que durant ce grand laps de temps, il n'ait pas conté aux siens et aux amis laissés à Paris une aussi longue aven-

ture, assurément ponctuée d'épisodes variés, de joies, de soucis, de déceptions, qu'il n'ait jamais rien dit enfin de tous les événements, plaisants ou déplaisants, dont ses voyages, ses séjours et ses représentations n'ont pas pu manquer d'être émaillés. A son retour à Paris, nul n'a été le confident de tout ce qui lui était advenu, comme homme, comme acteur, directeur de troupe, auteur, au cours de ces treize années ? De Molière pas même un court billet. Faut-il supposer, ainsi que Georges Mongrédien semble enclin à le croire, que sa correspondance — à la seule exception des quelques mots accompagnant le sonnet adressé à son ami La Mothe Le Vayer, à l'heure de la mort de son fils — ait été intentionnellement détruite ? Sur l'ordre de qui, donc ? Pour quelle raison ? On se perdrait en vaines conjectures. En déplorant l'absence de sources permettant d'établir une biographie précise de Molière, force est de se résigner.

Quelques signatures au bas de pièces notariées et d'actes d'état civil, deux reçus de quatre lignes, dont l'authenticité même est douteuse, et c'est tout. Une telle carence eût arrêté quelqu'un de moins entreprenant que Georges Mongrédien. Celui-ci a pensé qu'il restait possible de reconstituer une « vie privée » de Molière qui soit, avant tout, celle du comédien et du chef de troupe, l'étude même de son œuvre fournissant sur le caractère et les idées de l'homme des renseignements certains et nombreux.

Si les documents authentiques font défaut, en revanche, légendes, ragots, hypothèses et calomnies foisonnent, notamment sur les années provinciales de Molière et les chercheurs ne se sont pas fait faute jusqu'ici de se pencher, la loupe en main, sur les « traditions » de fantaisie. Georges Mongrédien a sagement fait table rase de tout ce fatras sans consistance, et il s'en est tenu aux sources sûres. Pour établir une histoire de la vie privée de Molière, il a pris l'attitude de l'historien. Les documents officiels lui ont seuls servi. Actes d'état civil, contrats de mariage, inventaires dressés après décès, patiemment amenés au jour depuis quelques années par des moliéristes ardents — au premier desquels il faut citer l'éminent professeur à la Faculté des Lettres de Paris, M. Gustave Michaut, auteur d'une remarquable série d'ouvrages, *La jeunesse de Molière*, *Les débuts de Molière à Paris*, *Les luttes de Molière*, enfin *La biographie de Molière*, parue en 1932 dans les Annales de l'Université de Paris.

Dans certains écrits injurieux du temps, libelles ou pamphlets, l'*Elomire hypocondre*, par exemple, de Le Boulanger de Chalussay, dès lors qu'on les passe au crible, on peut toutefois trier d'utiles renseignements : c'est ainsi que cet obscur détracteur, curieux comme une concierge, fournit des détails extrêmement précis — et dont l'exactitude est établie par recoupement avec des actes officiels — sur les démêlés de Molière avec le médecin Daquin, son propriétaire.

Mais Georges Mongrédien a largement fait son profit des témoignages des amis mêmes : le comédien Lagrande, Vivot, Boileau, le plus ardent d'entre eux et dont l'affection a trouvé des accents qui ont passé les siècles. Dans la

célèbre biographie de Grimarest, trop dépréciée à son gré, Georges Mongrédien a fort heureusement fait le départ entre les erreurs manifestes — elles ne sont pas si nombreuses ni si importantes que de pointilleux moliéristes l'ont prétendu — et les documents dignes d'une entière confiance. Quoique tant décriée par certains critiques, la *Vie de Molière* de Grimarest reste une source précieuse ; entre autres mérites, le livre possède celui d'avoir été écrit quelque trente ans à peine après la mort du grand comique, d'avoir donc pu recueillir, encore vivants, des témoignages de première main, dont l'un d'un prix exceptionnel : les confidences de celui qui fut l'élève préféré de Molière, l'acteur Baron. Georges Mongrédien se propose, d'ailleurs, nous dit-il, de mettre prochainement au point dans une édition critique de cette *Vie de Molière* la question de sa valeur historique.

Enfin, l'étude du théâtre lui-même, l'a guidé de façon très utile et très attachante. « Il est évident, écrit-il, que les comédies de Molière, contrairement aux tragédies de Corneille et de Racine, ne sont pas des œuvres de cabinet, élaborées à l'écart du monde et des questions actuelles de pures œuvres d'art indépendantes du lieu et du temps qui les ont vues naître. Si l'on met de côté les farces, les comédies-ballets, ouvrages de circonstance exécutés sur commande, et des œuvres de caractère particulier, comme *Amphitryon* ou *Psyché*, directement inspirées de l'Antiquité, toutes les comédies de Molière baignent dans le siècle. » Comment ne pas voir, en effet, que le *Bourgeois gentilhomme* est un témoignage sur un problème social contemporain de Molière : la montée d'une nouvelle classe, de cette « bourgeoisie » méprisée par Saint-Simon qui la honnit d'avoir « avili » un règne illustre ? Comment ne pas rapprocher, dans cette même pièce, la bouffonnerie du divertissement de la récente présence à Paris d'une ambassade du Grand Turc ? Et ne pas s'aviser que les lazzi sanglants du *Malade imaginaire*, prennent leur place dans une offensive qui fut générale alors contre l'enseignement officiel et l'autorité aristotélicienne de la Sorbonne et de la Faculté, dans laquelle Molière se battait aux côtés de Boileau et de l'auteur du fameux *Arrêt burlesque*, son ami Bernier ? « Molière, conclut Georges Mongrédien, apparaît comme un « revuiste » de génie. »

Est-il vraisemblable que cet observateur au clair regard — ce « contemplateur » moraliste, n'ait pas fait place dans son théâtre à son expérience personnelle, à ses propres passions et déceptions ? Ici encore un témoignage, cité par Georges Mongrédien dans la préface de son livre, celui de La Grange et de Vivot : « ...ses comédies, où l'on peut voir qu'il a joué tout le monde, puisqu'il s'y est joué le premier en plusieurs endroits sur des affaires de sa famille et qui regardaient ce qui se passait dans son domestique. C'est ce que ses plus particuliers amis ont remarqué bien des fois. »

Bien sûr, il ne s'agit pas d'outrer la note, ni, comme l'écrit Georges Mongrédien, de « forcer les textes », d'abuser des rapprochements hypothétiques entre l'œuvre et la vie de Molière, mais, en se tenant, comme il le recommande et comme il le fait lui-même, dans des « limites raisonnables », il est

hors de doute que l'examen de pièces telles que *L'Ecole des Maris*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *L'Ecole des Femmes*, ou *Le Misanthrope* apporte de précieuses lumières si l'on n'oublie pas qu'à l'heure où il les écrivit, Molière était sur le point d'épouser une femme plus jeune que lui de vingt ans et qu'il allait endurer lui-même par la suite toutes les tortures amoureuses d'Alceste en proie à une coquette.

Grâce à ce tri minutieux entre la légende et la vérité, entre les hypothèses et les faits, Georges Mongrédien a très brillamment réussi à donner le mouvement de la vie à un livre tout ensemble solide et sûr, de la plus agréable lecture.

Armand RIO.

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

L'ETAT SOCIAL ET LA PRODUCTION LITTERAIRE EN HAÏTI

par le Dr. PRICE-MARS

On peut dire que la première manifestation solennelle de la littérature haïtienne, la première production de la pensée haïtienne se concrétise dans *l'Acte de l'Indépendance*, dans la *Proclamation* par quoi Dessalines, le général en chef de l'armée indigène, au nom des révoltés, ses compagnons, signifia au monde entier la détermination des anciens esclaves de se constituer désormais en une nation libre et indépendante.

Le morceau est tout à fait caractéristique de l'époque révolutionnaire dont il porte l'empreinte incontestable : la boursouffure de l'éloquence politique, la violence, l'incertitude voire l'impropriété des mots, la sonorité, l'éclat, l'âpreté de la rhétorique, tout cela empanache l'idée et s'adapte merveilleusement au tragique de l'heure.

Le rédacteur de ce morceau, Boisrond-Tonnerre, était un jeune mulâtre, élevé à Paris. Au moment où éclata la révolution, il avait treize ans. C'est dire que toute son adolescence reçut le choc de cette période bouillonnante et en garda l'empreinte. S'il a concrétisé le sentiment des masses insurgées et de leur chef dans un acte destiné à en porter témoignage à la postérité, c'est qu'il avait souffert comme eux des injustices, des iniquités, des abominations du régime social de Saint-Domingue, héritier malgré tout des privilèges des maîtres, c'est dans leur langue, avec la fougue et la passion que celle-ci mettait à sa disposition, qu'il exprimera la rancœur amassée dans son âme.

L'histoire raconte, il est vrai, que le général en chef, avant d'accorder la parole à son secrétaire fit à la foule et à ses soldats réunis autour de lui un discours en créole qui était comme une traduction anticipée de ce qu'il avait chargé l'autre d'exprimer en son nom au monde entier. Saisissant symbole du dualisme qui caractérisera à jamais la population bigarrée d'Haïti, attachée à se servir d'une langue d'emprunt pour exprimer ses sentiments, cependant que sa pensée s'intériorise en un mode d'expression puisé dans le milieu social dont la pression constante établit dans l'âme haïtienne une véritable

ambivalence. C'est dans cette curieuse condition psychologique qu'évolue la littérature haïtienne.

Pendant plus d'un siècle, elle aura été un pâle reflet de la littérature française. Elle a semblé n'avoir pour objectif que de réfléchir les mouvements de l'âme française, exprimer les mouvements de l'âme française, exprimer les mouvements d'opinion divers et changeants de l'ancienne métropole au point que on y retrouve toutes les querelles d'école, toutes les aspirations, toutes les préoccupations qui ont eu leur point de départ dans les cénacles parisiens et dont la langue offre le témoignage de 1804 à nos jours.

Ainsi, le XVIIIe siècle finissant n'ayant fait naître en France qu'un art incolore, sans poésie et sans attrait, les poètes naissants d'Haïti, malgré le drame poignant qu'ils venaient de vivre dont la trame consistait dans cet effort magnifique d'une reconquête de la dignité, par toute une race d'hommes naguère ravalée au niveau de la bête, les poètes haïtiens de l'époque, même lorsqu'ils s'efforcent de se hausser au niveau des événements, ne furent que de médiocres versificateurs.

Entendez Juste Chanlatte chanter la fierté de nos aïeux d'avoir conquis notre indépendance dans l'Ode qui commence ainsi :

*« L'aurore du jour radieux
Où notre valeur immortelle
S'affranchit du joug odieux
Avec éclat se renouvelle... »*

et dites-moi si cela ne vous rappelle pas les modèles guindés et hiératiques tels qu'un Lefranc de Pompignan nous en donne des exemples.

La prose offrira-t-elle un écho plus satisfaisant ou un tableau plus fidèle de nos mœurs et de nos tendances ? Que ne put-elle nous en faire hommage ? A la vérité, à cette période incertaine de notre vie nationale, où le peuple était assujéti à une dramatique veillée des armes, où notre existence collective était menacée de l'apparition toujours imminente d'une expédition guerrière venue de l'ancienne métropole, il n'y avait guère de place à la floraison d'un art indigène si maigre, si étriqué qu'il pût être : la principale condition d'être de tout art, c'est d'abord la stabilité et la paix de la communauté.

En définitive, la prose et la poésie haïtiennes de 1804 à 1830, si l'on en juge par les petites compositions, éparses dans les périodes de l'époque, élégies, odes, ballades, chroniques, contes et mémoires, portent la double marque de l'incertitude de l'heure et l'imitation du modèle métropolitain.

Il ne semble pas que nos poètes aient eu d'autre souci que de traduire dans la forme impeccable du moule français les thèmes éternels dont se réclament tous les hommes — l'amour et la faim — depuis si longtemps qu'il y a des hommes et qui souffrent. Par là nous rejoignons la chaîne ininterrompue des écrivains de tous les pays en confondant notre modeste contribution dans le majestueux courant d'humanisme qui est l'honneur de la civilisation occidentale.

Mais voilà que depuis quelque quinze ou vingt ans se produit une réaction contre cette forme d'humanisme.

Coincidence ou signe des temps, à la faveur de la guerre mondiale 1914-1918, le sol haïtien fut militairement occupé par des troupes yankee. Une convention nous fut imposée à la suite de laquelle des obligations contractuelles nous lièrent à la grande puissance nord-américaine. Qu'un tel fait redouté et prévu d'ailleurs par le moins averti de nos sociologues ou de nos hommes d'Etat se soit réalisé en rupture de nos plus indéracinables espérances et des états de notre foi la plus profonde, sa violence n'en a pas moins bousculé quelques-unes de nos plus chères habitudes et fait cabrer notre fierté native. Un nationalisme politique en est né suivi d'un mouvement de nationalisme culturel.

Des jeunes gens et des hommes d'âge se sont retrouvés unis dans la même ardeur de recherche pour expliquer ou glorifier nos valeurs indigènes : folklore, langue, croyances et coutumes. N'y a-t-il pas là, disait-on, une source d'inspiration et des richesses inestimables que l'indifférence des uns, le détachement des autres, le mépris de tous livrent au gaspillage et à la destruction du Temps ?

Que la beauté soit multiforme et ne réside pas seulement dans l'expression immortelle qu'elle revêtit jadis sur les bords de la mer Egée dans la statuaire grecque et la métaphysique aristotélicienne qu'elle se soit extériorisée aussi dans l'impressionnisme de l'art japonais, la richesse de détail de l'art hindou, le faste du coloris de la peinture chinoise, qu'elle se soit explicitée dans le réalisme émouvant et la stylisation de la sculpture nègre, c'est qu'en définitive la beauté ne doit pas être prisonnière d'une forme unique, standardisée, immobile, momifiée. La beauté peut et doit revêtir un idéal d'expression selon les peuples, les milieux et les époques en incarnant la puissance de la vie dans la plasticité de la matière en insufflant l'émotion dans la cadence du rythme, dans la sonorité cristalline ou voilée du vocable, dans la souplesse harmonique du mouvement, dans la symétrie et l'ordonnance des détails. Peinture, sculpture, architecture, danse, poésie seront des expressions d'art aussi bien génériquement humaines que spécifiquement nationales ou indigènes.

Ne faut-il pas questionner notre passé ethnique, interroger ce que nous devons aux lourds mystères de l'Afrique lointaine autant qu'à l'inextricable apport des hérédités caucasiennes, scruter les misères de l'esclavage aboli autant que l'anxiété d'une libération longtemps incertaine, afin de mieux saisir les difficultés de notre vie nationale, dominée par le complexe d'un refoulement collectif et l'impératif d'une double attirance : l'artifice de la civilisation occidentale et le réalisme d'une culture indigène en instance de mutation ?

Voilà à quelle fermentation et à quel bouillonnement d'idées et de sentiments plus ou moins clairement compris, plus ou moins profondément éprou-

vés, nous devons le mouvement d'affranchissement spirituel ou de renaissance nègre de notre jeune littérature.

Des jeunes gens — Normil G. Sylvain, Jacques Roumain, Ph. Thoby-Marcelin, Antonio Vieux, Carl Brouard, Emile Roumer, Daniel Heurtelou systématisant des tentatives ébauchées par des précurseurs tels que les Justin Lhérisson, les Antoine Innocent, se groupèrent et fondèrent « La Revue Indigène » dont la plus haute visée fut de recommander aux écrivains de puiser chez nous, dans notre milieu et dans notre comportement des motifs et des valeurs propres à l'élaboration de l'œuvre d'art.

Et des recueils de poèmes, des nouvelles, des romans, des essais critiques parurent qui concrétisèrent la nouvelle floraison de la pensée haïtienne.

Voici, dans le genre, deux poèmes de M. Carl Brouard tout à fait significatifs :

*Vous
les gueux
les immondes
les puants
paysannes qui descendez des mornes avec un gosse
dans le ventre
paysans calleux aux pieds sillonnés de vermines,
putains
infirmes qui traînez vos puanteurs lourdes de
mouches.*

*Vous
tous de la plèbe
debout
pour le grand coup de balai.
Vous êtes les piliers de l'édifice,
Otez-vous
et tout s'écroule, châteaux de carte.
Alors, alors
vous comprendrez que vous êtes une grande vague qui
s'ignore.*

*Oh ! vague
Assemblez-vous
bouillonnez
mugissez
et que sous votre linceul d'écumes
il ne subsiste plus rien
rien
que du bien propre
du bien lavé
du blanchi jusqu'aux os.*

HYMNE A ERZULIE (1)

*Déesse anthropophage de la volupté et des richesses
Aux robes nuancées des couleurs de l'arc-en-ciel*

(1) Déesse du culte Vaudouesque.

Protectrice
Des fils de Yayoute (1)
 O toi
 qui tends les désirs comme des cordes !
 O dix mille fois dédoublée
 que dans le monde élastique et mol des rêves
 chaque nuit de jeudi
 ouvre à tes amants le secret de tes flancs
 et l'odeur de ta chair !
 Erzulie,
 élan,
 désir,
 cruauté,
 douceur,
 néant,
 je te chanterai,
 je te glorifierai,
 je t'exalterai.
 En ton nom, je brûlerai l'huile de palma-christi,
 l'assa foetida,
 je battrai le hogan,
 j'agiterai la clochette et l'açon (2)
 et je dirai la chair,
 la chair douce au contact comme du velours,
 la chair humble
 joyeuse,
 triste,
 frémissante,
 palpitante,
 douloureuse,
 la chair plus belle que l'âme
 parce qu'un jour
 nul ne pourra la sentir
 sans se boucher le nez.

Quoiqu'on puisse penser de la nouvelle esthétique, elle a apporté un accent étrange et troublant à notre poésie. Et voici que parallèlement au mouvement de la « Revue indigène » qu'ils grossirent d'une sève d'enthousiasme et de frénésie incommensurable, d'autres jeunes situèrent leurs aspirations dans un retour vers nos origines africaines et les virtualités artistiques qu'elles recèlent. Ils créèrent sous le vocable symbolique de « Griots » un groupe d'esthètes dont la double devise fut : africanisme et haïtianisme. Et dans la superbe de leurs jeunes espérances, leur « Manifeste » déclarera « qu'ils sont les Griots venus du Nord et du Midi qui clament la grande douleur haïtienne, l'immense détresse afro-latine ». C'est que tous avaient répondu à l'appel claironné d'abord dans un ouvrage sur la « Vocation de l'élite » signé par l'auteur de la présente étude et diffusé plus tard pendant douze ans dans une chaire d'histoire d'Haïti au lycée de Port-au-Prince. Ces idées prirent leurs formes

(1) Surnom que les Haïtiens se donnent à eux-mêmes.

(2) Instrument liturgique du culte vaudouesque.

définitives dans mes essais d'ethnographie traditionnelle intitulés « Ainsi parla l'oncle »... (Imprimerie de Compiègne 1928).

Mes jeunes amis en adoptèrent la discipline et endoctrinèrent d'autres camarades qui les suivirent dans le nouvel apostolat.

Ils voulurent que notre littérature intégrât dans son esthétique l'apport de la grande masse de notre peuple par le rythme de notre vie émotionnelle, la candeur de notre foi invincible dans la bonté divine, la richesse bigarrée des cultes agraires dont se réclament nos paysans — toute démarche qui marque l'empreinte africaine de notre communauté.

Et les vers et la prose de ce malheureux Louis Diaquoi trop tôt disparu, de Em. Pierre-Antoine, de Georges Legendre, de Lorimer Denis, d'Arthur Bonhomme, de François Duvalier, de René Piquion, de Maurice Cassés, de Louis D. Hall etc. porteront témoignage des préoccupations de la jeune école.

Des œuvres remarquables comme les essais critiques condensés dans les « Tendances d'une génération » de MM. Lorimer Denis, François Duvalier et Bonhomme (I vol. Séminaire adventiste, Collection des Griots, Port-au-Prince 1933), « A l'Ombre du Mapou » de M. Louis D. Hall (I vol. Imprimerie Bonnefil, Les Cayes 1931). « Le drame de la terre » de M. Jean-Baptiste Cinéas, (I vol. Imprimerie du Séminaire adventiste 1933, Cap-Haïtien), « Viejo » de M. Maurice Cassés (Editions « La Presse » Port-au-Prince 1935), parmi tant d'autres productions seront les indices signalétiques de ce renouveau littéraire.

En voulez-vous des témoignages probants ? Retenez comment M. Louis D. Hall exhale l'amertume de son âme dans la pièce suivante :

*Je suis un petit fils de la lointaine Afrique,
et je porte en ma chair des échos de souffrance,
des plaintes de cordage aux mâts des négriers,
je suis tout lacéré de morsures de haines ;
j'ai dans ma chair qui brûle, ah ! dieux ! j'ai dans ma chair
des appels d'égorgés s'agrippant au soleil
cet arôme crispé de terre barbouillée,
de terre barbouillée de rouge fauve et sang,
de ce rouge vif sang qui gargouille dans mes veines.*

Mais comment poursuivre cette ébauche panoramique sans m'incliner devant les talents de quelques aînés — d'un Thomas H. Lechaud ou d'un Léon Laleau que leurs amis — révérence parler — appellent les dignitaires chevronnés des lettres haïtiennes ?

Et à quel étage situer un Sténio Vincent, un Dantès Bellegarde, un Constantin Mayard, un Richard Constant, un Clément Lanier, un Placide David, un Louis Emile Elie, un Mentor Laurent, un Luc Grimard, un Nemours, un Luc Dorsinville, un Stéphen Alexis, un André Chevalier et tant d'autres et tous les autres qu'il faudrait citer s'il s'agissait de dresser une anthologie des prosateurs et des poètes haïtiens de ces vingt dernières années.

Autre est notre dessein et qui consiste à situer la production littéraire dans le cadre d'un état social déterminé

En tout cas, que nous y soyons parvenu ou non, nous aurons tout de même rendu notre sincère hommage aux uns et aux autres, à tous ceux qui se sont attribués la noble et haute mission de traduire en la période trouble et incertaine des vingt dernières années les états d'âme de notre communauté. Ils s'y sont essayé en des tentatives qui resteront comme les plus authentiques témoignages de notre volonté créatrice d'une culture haïtienne riche, diverse et variée.

(Extraits d'une conférence radiodiffusée prononcée à l'Institut Français le 22 mai 1951).

LA BICYCLETTE DE SERGE LANVIN (*)

par Jean F. BRIERRE

M. Lanvin père avait la passion des motor-boats. Il aimait à feuilleter le soir, au bord de la table de famille, les catalogues illustrés de la *Universal Motor*. Alignant des colonnes de chiffres interminables qui représentaient autant de chèques sans provision sur l'avenir, il vivait son roman à lui, une sorte d'aventure dont il était le héros et qui l'aidait à réaliser ces évasions qui sont le seul opium permis à certaines existences. Il se voyait à bord d'un petit yacht, sillonnant la mer, plaçant Jérémie à dix heures de Port-au-Prince, et les jours où le trafic le permettait, déposant des passagers et des colis à Corail, buvant une tasse de café de Jeanbélune à Pestel et cinglant vers Miragoâne où l'attendrait l'accueil empressé d'un camarade de classe, sergent de la Garde d'Haïti.

Quand il déposait l'un des catalogues, Serge le prenait avec respect et le déposait sur sa grammaire. Il s'enfonçait alors dans un autre genre de rêves reliés intimement à ceux du père. Ce ne sont pas les bateaux qu'il aimait, lui, c'était la mer, la mer bouillonnant à la poupe de tous les canots. Le père s'embarquait à bord d'un bateau, lui sur la mer, la mer dont la sonorité éclatante résonnait dans tant de noms de villes côtières : Corail toute mouillée d'atlantique. Pestel qui fait comme une phosphorescence musicale, et qui s'effile comme une queue de poisson. Anse-à-Maçon lourde comme un marsouin. Tiburon où battent les nageoires avides d'un requin...

(*) Extrait de «Les horizons sans ciel», roman à paraître aux Editions Henri Deschamps Port-au-Prince.

Quelquefois le père reliait leurs illusions richement dans un volume de rêves. Il réunissait leurs deux univers et disait :

— Quand j'aurai mon motor-boat... (il respirait, allumait une cigarette avariée, expirait longuement) nous aurons des vacances merveilleuses à Adégras et sur les plages de tous les îlots de Corail. Il y a un îlot qui n'a pas un arbre, pas une maison, mais qui est bordé de sable blanc. D'autres ont parmi des frondaisons merveilleuses, des cahutes de pêcheurs et offrent sur leurs plages des coquillages aux grâces inouïes.

Et les paysages s'étageaient et disparaissaient dans la fumée de la cigarette. L'enfant écoutait, attentif, le beau conte auquel un désir de sommeil donnait des contours de réalité chimérique.

La mère s'amenait quelquefois et surprenait les délires du père. Un profond soupir monté de sa poitrine ramenait à la réalité vraie le groupe des poètes. Le souper avait été médiocre. Et le lendemain il y avait des échéances, non ces échéances commerciales dont on peut retarder l'imminence, mais des paiements inéluctables à effectuer à la marchande de charbon de Fonds Rouge, d'Ayers, ou à la vendeuse de vivres de la guinaudée.

— Tiens, ce sera peut-être l'année prochaine, l'année de ton certificat d'études primaires. Je t'amènerai connaître les Etroits. Tu inviteras ton camarade Dharcourt. Et il indiquait d'un doigt propre et raffiné la presqu'île des Cayemittes sur la carte de géographie de Serge.

— Nous passerons une journée entière, ici, entre les deux Cayemittes, juste à l'endroit d'où l'on domine l'entrée de Pestel.

— Et que ferons-nous toute la journée ?

— Nous pêcherons d'énormes poissons rouges. Tiens, avec ceci (il prenait un catalogue de Manufacture d'Armes de St. Etienne, et montrait à l'enfant de longues perches dont il expliquait le mécanisme d'un geste intelligent et rapide).

La mère le regardait d'un air apitoyé avec une indulgence vaguement mêlée de colère et semblait dire : « Tu déliras à ton âge. Tu es juste au niveau du petit. »

Ce regard avait suffi pour briser le charme. L'enfant reprenait ses leçons et bientôt ses yeux s'égarèrent vers des horizons nouveaux, vers des îles légendaires bâties dans la fumée. La géographie prenait un autre sens et servait à guider ses rêves.

Certains après-midi, M. Lanvin prenait de lourds cahiers et sortait avec l'enfant. Ils allaient près de la mer dans une maison à immenses escaliers branlants. A leur arrivée, une vieille fille pincée et protocolaire allait ouvrir le piano, un Pleyel vermoulu et désaccordé.

Oubliant la présence de l'enfant, il jouait de longues heures. Assis près de la fenêtre, Serge écoutait l'air qui berçait dans ses yeux la danse des navires, le rythme des rames à bord des barques de pêches. D'autres musiques naissaient alors en lui, d'autres vagues. Ce sont les rames qui lui firent aimer l'alexandrin. C'est la musique maladroite de son père qui lui révéla la poésie.

La vieille fille venait déposer une lampe allumée sur le piano. Il s'arrêtait alors. La maison était envahie par une pénombre douce et résonnait encore des accords du vieux piano. Il s'arrêtait près de l'enfant au bord de la fenêtre. Serge lui prenait la main. Et ils restaient tous les deux silencieux et tristes, comme des poètes.

M. Lanvin étudiait aussi l'anglais et lisait des poèmes étranges où l'enfant notait des mots délicieux, night, kiss, silent, lady et s'endormait souvent sur le bras du père qui lisait Shakespeare dans une édition sale et à bon marché.

L'année de son brevet, Serge s'entendit promettre une bicyclette. C'était l'un des mêmes soirs, après un mauvais souper, la veille des petites échéances humiliantes. Le père avait ouvert un catalogue de la Manufacture d'Armes de St. Etienne

et lui avait demandé de choisir. Il choisit une rétro-direct à guidons recourbés. Dharcourt avait la sienne depuis longtemps, et l'après-midi sur la place d'Armes, chaque camarade avait droit à un tour et attendait le cœur battant que cette minute sonnât. Alors il choisissait son quartier pour se faire voir d'une fillette indifférente.

Serge obtint son brevet. Et attendit longtemps sa bicyclette, longtemps, jusqu'à ce que la vie le surprit à dix-sept ans et en fit un homme avant l'âge.

A L'ASSAUT DES DEUX PLUS HAUTS SOMMETS D'HAÏTI

par Jacques BUTTERLIN

La Presqu'île du Sud est divisée géographiquement en deux régions : le Massif de la Hotte à l'ouest, le Massif de la Selle à l'est. La limite entre ces deux chaînes est assez incertaine puisque les géographes la placent dans la dépression qui va de l'Étang de Miragoâne à Côtes de Fer en suivant la vallée de la rivière de Côtes de Fer, tandis que les géologues considèrent qu'elle se trouve plutôt dans la dépression qui unit Carrefour Fauché à Jacmel et qui est suivie par la route de Port-au-Prince à Jacmel. En fait, cette division est assez artificielle et toute la presqu'île est occupée par une chaîne élevée dont les plis ont une direction ouest-est qui correspond à l'orientation de l'axe de la presqu'île. Ces montagnes se prolongent en République Dominicaine par la Sierra de Bahoruco. Ce sont les plus hautes d'Haïti : le Massif de la Hotte atteint en effet 2348 m. au sommet du Macaya et le Massif de la Selle compte le plus élevé des pics haïtiens : le Morne la Selle qui a 2680 m. d'altitude.

Ces sommets sont peu visités. Cela s'explique pour le Macaya dont nous verrons qu'il est peu accessible, mais il n'en est pas de même du Pic de la Selle que les Port-au-Princiens peuvent facilement atteindre. Comment ? C'est ce que je veux essayer de vous raconter.

Pour atteindre le sommet de la Selle, il faut d'abord se rendre par la route à la Forêt des Pins. A la bonne saison vous voyagerez facilement de Port-au-Prince à la Forêt en quatre heures avec une voiture. La route traverse d'abord la plaine du Cul de Sac dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire sensiblement d'ouest en est. Cette plaine est ce qu'on appelle en géologie un « fossé d'effondrement », c'est-à-dire une zone étroite qui s'est effondrée entre deux massifs, le long de cassures qu'on appelle des « failles ». Il en résulte que lorsqu'un tel fossé s'est formé récemment, comme c'est le cas pour la Plaine du Cul de Sac, il est comme encastré entre les montagnes qui s'élèvent à pic au-dessus de lui. Songez à Boutilier où vous avez Port-au-Prince à vos pieds et où vous jouissez d'un des plus beaux panoramas du monde. Pensez au Morne à Cabrits d'où vous dominez l'Étang Saumâtre comme si vous étiez en avion.

Dans cette plaine basse les rivières ont déposé les produits qu'elles avaient arrachés aux mornes, aussi la plaine est-elle recouverte d'une couche d'alluvions qui atteint jusqu'à 100 m. d'épaisseur. Ces alluvions sont importantes

car elles comportent des alternances de niveaux imperméables et perméables et les puits, ceux de la Hasco par exemple, vont chercher l'eau accumulée dans ces terrains, au-dessus des couches imperméables.

A l'extrémité orientale de la plaine se trouve l'Etang Saumâtre, vaste bassin d'eau peu salée, résidu d'un étroit bras de mer qui unissait, il n'y a pas si longtemps, c'est-à-dire tout de même quelques milliers d'années, la baie de Port-au-Prince à celle de Barahona. Les apports d'eau douce l'ont dessalé tandis qu'au contraire son correspondant dominicain, le lac Enriquillo s'est enrichi en sel par une évaporation non compensée, car il n'est pas alimenté par des sources importantes. Aussi tandis que la surface de l'Etang Saumâtre est plus élevée que la mer, c'est l'inverse pour le lac Enriquillo.

Nous abandonnons la plaine peu avant d'atteindre l'Etang Saumâtre et nous commençons à nous élever dans le Massif de la Selle, en direction du sud-est. La montée s'effectue en deux temps. Une rude pente amène à un premier plateau à l'extrémité sud-est duquel se trouve Fond-Verrettes qui atteint 800 m. d'altitude.

La pente augmente ensuite à nouveau et vous atteignez un second plateau sur lequel se trouve la Forêt des Pins et qui a 1650 m. d'altitude. Toute la région traversée est formée de calcaires blancs dont certains fournissent de grandes huîtres fossiles dont la coquille atteint plusieurs centimètres d'épaisseur. Dommage qu'à l'époque il n'y ait pas eu d'hommes pour les gober. Au fur et à mesure que nous nous élevons, nous découvrons progressivement le paysage qui s'étale à nos pieds. Bientôt nous voyons les deux grandes pièces d'eau de la plaine et la différence de niveau entre elles apparaît clairement. Mais l'approche de la Forêt des Pins se marque aussi par l'épaississement d'une forêt que le déboisement a fortement éclaircie ou même fait disparaître plus bas.

La fraîcheur vous surprend et vous ne serez pas autrement étonné d'apprendre qu'au mois de février il a gelé sur ces hauteurs. Mais comme il fait bon respirer cet air frais parfumé par la résine et les fraises des bois.

Espérons que vous y trouverez comme moi un gîte chez de bons amis les Javaux-Martin qui m'ont accordé une chaleureuse hospitalité.

Le lendemain, vous pouvez soit voyager avec votre propre voiture si vous avez l'intention de revenir par le même itinéraire, soit profiter du camion qui à six heures du matin conduit les ouvriers au travail, comme je l'ai fait. Une route de plateau traverse la forêt et s'élève progressivement. Il fait froid, le givre couvre les vitres du camion, le chauffeur est chaudement ganté et je plains les ouvriers qui sont entassés sur le plateau découvert du camion. Curieuse impression d'une excursion sous les Tropiques!!! Le camion nous abandonne à la scierie qui atteint 2.000 m. d'altitude mais la route construite par la Shada va plus loin et en voiture vous pouvez monter jusqu'à 2.300 m.

Un étroit sentier suit la ligne de crête et nous amène à la suite de nombreuses montées et descentes au pied du pic principal. Tout le long du sentier

nous découvrons la Plaine du Cul de Sac et l'Etang Saumâtre, mais par contre nous ne voyons rien de la côte sud. Les pentes ne sont pas en effet très fortes de ce côté alors que les parois qui dominent la plaine sont presque à pic. La dernière montée est assez pénible mais nous atteignons finalement le sommet, à 11 heures du matin, après avoir bien transpiré. La forêt couvre toute la région et les Américains du service géodésique ont fait sauter à la dynamite les arbres qui occupaient le sommet pour y dresser le trépied classique qui marque le point le plus élevé.

Toute cette zone est, comme la route que nous avons suivie en voiture, formée de calcaires blancs, et ce n'est pas un mince étonnement pour le profane que de trouver à ces altitudes des coraux qui indiquent que les terrains atteints après une rude ascension se trouvaient autrefois plus ou moins profondément sous la mer. Les plissements les ont fait émerger pour les soulever jusqu'à l'altitude à laquelle nous les trouvons aujourd'hui. A partir du sommet, plus de sentier. Ceux qui, comme nous, veulent redescendre à pied jusqu'à la région du Bassin Général, dans la plaine du Cul de Sac, doivent donc être accompagnés d'un bon guide. Nous en avons un qui est originaire de Badeau, le but de notre première étape. Nous continuons d'abord à suivre la ligne de crête dans la direction de l'ouest et nous nous abaissons lentement, en faisant les montagnes russes, c'est-à-dire par une série de montées et de descentes. La forêt est peu dense et n'entrave pas la marche, mais par contre, les plantes épineuses, en particulier des sortes d'aloès, ou de pites avec des dents sur le bord des feuilles, vous déchirent les jambes. Tant que la pente est faible c'est encore supportable, mais bientôt nous abandonnons la ligne de crête pour descendre le flanc nord du morne, absolument à pic. Nous nous accrochons tant bien que mal aux pins et aux herbes ; malheureusement ce sont aussi souvent les plantes épineuses qui nous servent à nous arrêter. Finalement, les bras et les jambes en sang, nous atteignons le plateau où se niche Badeau, à 1450 m. d'altitude, ayant descendu 1000 m. presque verticalement. Ce sont les premières maisons que nous rencontrons depuis la scierie. Accueilli par le directeur de chapelle, nous dormirons là, évoquant à la veillée le souvenir du Père Béranger, mort récemment, qui fut le curé de cette localité et a élevé le fils de notre hôte.

Le lendemain il faut partir pour atteindre au cours de la 2ème étape Mare Minerve où se trouve un presbytère. L'étape sera longue et assez pénible car si Mare Minerve est seulement de 200 m. moins élevée que Badeau, il faut pour l'atteindre franchir une série de ravines profondes, c'est-à-dire jouer à nouveau aux montagnes russes avec des sacs de plus en plus lourds au fur et à mesure qu'ils se remplissent de roches. Sur le plateau de Campfranc, de vieux chataigniers nouveaux de l'époque coloniale sont encore là, solides au poste. Des perruches vertes saluent notre arrivée, et cancanent sur nous. Nous sommes toujours dans les calcaires que nous n'avons pas quittés depuis Fond Parisien et le plateau de Campfranc est recouvert de cette terre rouge latéritique formée par altération du calcaire, terre fertile favorable en parti-

culier à la culture du café, colorée en rouge par l'oxyde de fer. C'est cette terre riche en aluminium que l'on cherche à exploiter comme minerai à Rochelois, au sud-ouest de Miragoâne, où elle est très abondante.

Nous atteignons le presbytère vers midi, en plein marché. Le Père est malheureusement parti « en chapelle ». Un jeune inspecteur du service d'éradication du pian me tiendra heureusement compagnie. Il est très sympathique et m'explique ses difficultés avec les paysans qui ne comprennent pas toujours l'intérêt de la campagne anti-pianique. Le presbytère est admirablement placé. De là nous découvrons toute la ligne de crête du Massif de la Selle, depuis la Visite, sorte de terminal que vous voyiez bien du Refuge, jusqu'au pic de la Selle. Elle se découpe admirablement en noir sur le ciel bleu au lever du jour. Là-bas ce sont les maisons de Kenscoff. Ici la vallée de la Grande Rivière du Cul de Sac qui s'enfonce au loin à l'ouest du Morne des Enfants Perdus. Vous pouvez jouir d'un merveilleux spectacle si vous avez le courage de vous lever avec le soleil.

Mais il faut nous arracher à cette contemplation pour effectuer la dernière étape qui va nous conduire au Bassin Général par le Morne des Enfants Perdus ou Morne Chacha. Une route de plateau qui suit la ligne de séparation des eaux entre la Rivière Blanche et la Grande Rivière du Cul de Sac nous permet de voir combien ces vallées sont découpées dans les terrains calcaires en gorges profondes. La descente vers Belle Fontaine, localité située au pied du Morne Chacha s'achève dans des grès, des sables et des marnes bleues, qui donnent des paysages assez désolés. Mais dès que nous remontons la pente pour atteindre le sommet du Chacha nous sommes à nouveau dans le calcaire. C'est lui que nous rencontrerons jusqu'au Bassin Général où un collègue viendra me chercher pour boucler ce circuit de quatre journées bien remplies.

Somme toute, l'ascension du Pic de la Selle ne pose pas de problèmes difficiles et on peut prévoir que dans un avenir pas trop lointain vous pourrez aller déjeuner au sommet et coucher à Port-au-Prince. La question se présente assez différemment quand il s'agit du Macaya. La première étape est la ville de Jérémie et la route qui y conduit n'est pas considérée comme des plus faciles. De Camp Perrin à Jérémie, il s'agit, en effet, d'une route très étroite taillée dans les rochers calcaires et assez dangereuse. Malheur à vous si vous croisez une autre voiture ; il n'est pas exclus dans ce cas que vous deviez reculer sur quelques kilomètres. Mais en compensation, elle vous offre un panorama magnifique d'abord de la plaine des Cayes, ensuite de la vallée de la rivière des Roseaux, enfin de la côte des Roseaux à Jérémie. Une très belle région est aussi celle de la Rivière Glace dont la vallée est entaillée profondément et dominée par des falaises à pic. Le cours d'eau se perd plus bas, dans la région du Gouffre Effrayant, vaste plaine qui, à la saison des pluies, est transformée en lac, entouré de mornes de tous les côtés. Cette plaine s'est formée par effondrement dans une région calcaire dont le sous sol était miné par les infiltrations d'eau qui avaient dissous les roches. Quant

à savoir où l'eau réapparaît c'est bien difficile. Quelques kilogs de fluorescéine précipités dans la rivière pourraient peut-être nous fournir la solution. Sans doute est-ce dans la région de Corail.

Mais si vous vous rendez à Jérémie, ne manquez pas de visiter aussi Saut Mathurine, sur la Rivière de Cavaillon. C'est, à ma connaissance, la plus belle cascade d'Haïti. L'eau s'y précipite sur une largeur de cinquante mètres environ d'une hauteur de vingt mètres, dans un bruit de tonnerre, sur un fond de calcaires vacuolaires brun rouge qui ont été profondément attaqués par les eaux. Le site, très sauvage, vous laisse une impression inoubliable. Pour l'atteindre, il suffit d'une heure de marche à partir de Marceline, localité située sur la route de Jérémie, à quelques kilomètres de Camp Perrin.

Les calcaires que vous rencontrez de Camp Perrin à Jérémie ne sont pas tous du même type. Les uns, qui forment le cœur du Massif de la Hotte, sont des calcaires anciens que des apports chimiques profonds ont transformé, ou comme disent les spécialistes, métamorphosé, au moment du grand plissement qui a eu lieu en Haïti et dans toutes les Antilles à la fin de l'ère secondaire. Ils sont souvent de couleur foncée : brun, rouge, vert, avec des veines blanches de calcaire cristallisé. Ce sont ceux qui contribuent à la beauté du Saut Mathurine. Les autres, que vous rencontrez de la Rivière Glace à Jérémie, sont des calcaires blancs, souvent crayeux, comme ceux qui forment les falaises des environs de Jérémie.

Accueilli et hébergé par les sympathiques Frères de l'Instruction Chrétienne de la cité des poètes, je repars le lendemain pour la 2^{ème} étape du voyage. La première partie s'effectue en voiture jusqu'à Marché Léon et Brasseç, le voyage continue ensuite à mulet jusqu'à Patate. Sur cette route, comme sur beaucoup d'autres, les paysans me saluent « Bonjour, mon Père ». Car les seuls blancs qui circulent ici sont des Pères. Je dois m'excuser en tout cas auprès des vrais de cette usurpation involontaire de titre !

Sur le sentier de Patate, vous pouvez jouir d'un des plus beaux points de vue d'Haïti. Quand vous atteignez le sommet du Morne Annette vous apercevez, en effet, non seulement la côte entre Pestel et Corail avec la Grande Cayemite, mais vous dominez la haute vallée de la Rivière des Roseaux qui a creusé de magnifiques canyons dans les calcaires. Des falaises blanches de plusieurs centaines de mètres de hauteur se dressent au-dessus de la rivière aux eaux bouillonnantes.

A Patate, colonie agricole dont la ferme-école est un peu à l'abandon, nous laissons les bêtes et nous continuons à pied. Patate est situé sur un plateau de terre rouge, dont nous avons dit qu'elle se forme par altération des calcaires. De tels plateaux, il en existe d'assez nombreux dans le Massif de la Hotte et je suis convaincu qu'avec un réseau routier suffisant Haïti pourrait être le jardin potager des Grandes Antilles et fournir des légumes frais à Cuba, Porto-Rico et la Jamaïque qui ne possèdent pas, comme ce pays, des plateaux d'altitude moyenne égale ou supérieure à 900 m.

Nous abandonnons ce plateau de Patate ; une ascension assez pénible qui dure près d'une heure nous conduit au sommet du Morne Sanite à 1.300 m. d'altitude. Le Macaya est devant nous, dressant sa masse sombre, très boisée. et son sommet nous domine de plus de 1000 mètres. Hélas, ce qui est plus grave, c'est qu'entre lui et nous, la rivière des Roseaux a creusé son lit et il va falloir redescendre jusqu'à 700 mètres pour atteindre le pied même du Pic de Macaya. C'est à quoi nous allons occuper notre fin de journée et nous coucherons sur les premières pentes du haut pic chez de braves gens qui nous accueillent mon guide et moi à bras ouverts.

Au lever du jour, il s'agit de partir pour la grande aventure. Jusqu'à 1.250 mètres le sentier monte à pic, mais du moins il y a un sentier ! Nous atteignons la maison de celui qui connaît le mieux le Macaya : Si-Dieu, et nous lui faisons connaître nos intentions. Il est un peu surpris de notre présomption mais aussi séduit par elle et il accepte de nous servir de guide, accompagné de trois adjoints, armés de machettes, assistance qui va nous être précieuse, ô combien. Car presque aussitôt nous entrons dans la forêt vierge, une vraie forêt vierge avec des fougères arborescentes, des pins, des mousses innombrables où je retrouve toutes les espèces de France et les innombrables et effroyables lianes-rasoirs ou lianes à scie, couvertes de piquants durs qui vous cisailent bras et jambes, s'empêtrent dans vos jambes jusqu'à vous faire tomber. Le Service géodésique, lors d'une ascension accomplie il y a deux ans a tracé une piste, mais la végétation en a fait disparaître la plus grande partie et il faudra tailler le chemin toute la journée. Heureusement, Si-Dieu connaît admirablement la région. Nous montons à pic et sous les grands arbres, la lumière pénètre difficilement. Il fait chaud et humide et je transpire à grosses gouttes. Et il n'est pas question de trouver une goutte d'eau dans ces terrains calcaires. Trois heures ininterrompues de cet exercice nous amènent à 2.100 mètres d'altitude. Nous sommes sur la ligne de crête, mais de nouvelles difficultés nous y attendent. Jusqu'à présent les roches étaient rares, maintenant nous retrouvons les calcaires métamorphiques profondément altérés par les eaux d'infiltration, car il n'y a d'eau de surface que dans les feuilles des plantes, de sorte qu'entre les blocs existent des trous profonds, cachés par les herbes et où il faut prendre bien soin de ne pas tomber. Il faut aussi souvent faire de l'équilibre sur les troncs de pins tombés et pourris qui encombrent le chemin.

Enfin, quatre heures après avoir quitté la maison de Si-Dieu nous sommes récompensés de notre peine et nous atteignons le sommet où nous nous reposons un bon moment. Le temps est hélas bouché, le brouillard est épais et nous ne jouirons pas du magnifique panorama que Si-Dieu nous décrit. Il nous parle aussi des précédentes équipes qui ont escaladé le Macaya, quatre au total par le nord et au moins une par le sud. Il évoque surtout le souvenir du botaniste suédois Ekman, cet extraordinaire savant qu'aucune difficulté n'arrêtait et qui, à l'âge où l'on songe à la retraite, escaladait mornes et arbres.

Il devait trouver la mort dans le Cibao, atteint d'une congestion pulmonaire, en pleine excursion.

Heureux ceux qui ont pu toute la vie s'adonner à leur passion et mourir par elle !

Je voudrais dire pour finir toute la gratitude que j'ai envers ces paysans des Mornes qui vous accueillent dans leurs modestes « cailles », vous cèdent leur lit, vous donnent à manger ce qu'ils ont mis précieusement de côté pour les jours de fêtes et sont toujours polis et gais malgré leur pauvreté. Et je ne puis résister au plaisir de vous raconter une histoire véridique que j'ai apprise au cours d'une excursion aux Palmes, région située dans les mornes, à 1.000 m. d'altitude, entre Petit Goâve et Baint, illustrant bien ce que je viens de dire. A la demande de la population de la région, un curé français, le R. P. Poupon, a été envoyé aux Palmes. Plein de vie, magnifique cavalier, extrêmement actif et dévoué, le Père a vite conquis l'estime de ses ouailles. J'ai vu moi-même les paysans apporter, de bon gré et pour « grand merci » comme ils disent, c'est-à-dire gratuitement, des panneaux de fibro-ciment de grande taille destinés à la construction du presbytère, depuis Petit Goâve située à quelque sept ou huit heures de marche. Mais il y a mieux. Architecte, maçon, charpentier, le Père Poupon a organisé des équipes pour l'entretien du « grand chemin » constamment démoli par les pluies. Une femme passant un jour par là railla ces travailleurs bénévoles et à la suite d'une discussion assez violente avec elle, le brave Père s'est trouvé avec un procès sur les bras. Pour ne pas avoir à plaider, il a préféré donner trois cents gourdes à cette femme irascible. Les paysans du lieu, ayant appris comment les actions bien-faisantes du Père étaient récompensées, ont voulu marquer par un geste, mais un geste qui coûtait, l'estime dans lequel ils tiennent leur curé. Ils se sont cotisés et sou après sou ils ont rassemblé les trois cents gourdes déboursées et les ont déposées anonymement au presbytère. J'entends quelquefois exprimer sur les pauvres gens de ce pays des opinions que de tels faits devraient contribuer à rendre au moins plus nuancées !

CHRONIQUE

A l'Ambassade

LE 14 JUILLET

En l'absence de S. E. M. l'Ambassadeur de France et de Madame Ludovic Chancel, M. Sydney Watkins, Secrétaire de l'Ambassade, a reçu les Français d'Haïti au Manoir des Lauriers le 14 juillet de 11 h. 30 à 1 heure.

M. Watkins se fit d'abord l'interprète de M. Chancel dont les regrets ont été vifs de ne pouvoir exprimer personnellement ses vœux à ses compatriotes d'Haïti, à l'occasion de la fête nationale, puis, après avoir rappelé le sens de la réunion de ce jour et formulé des souhaits ardents pour la grandeur et le bonheur de notre pays, il leva sa coupe à la traditionnelle amitié franco-haïtienne.

A l'Institut

BOURSES D'ETUDES EN FRANCE

Voici la liste des étudiants haïtiens qui partiront pour Paris afin de poursuivre leurs études.

- Alix Nau (Architecture)
- Mlle Augusta Pressoir (Sciences Naturelles)
- Jean Cassiodore Volcy (Mathématiques)
- Roger Benjamin (Philosophie)
- Mlle Luce Turnier (Peinture)
- Max Léo Pinchinat (Peinture)

D'autre part, deux bourses artisanales ont été accordées à :

- Mlle Jane Brutus, stage d'infirmière Clinique Ste Odile, Strasbourg
- Roland Dorcély, stage à l'Ecole des Métiers d'Art, 5 rue de Thorigny, Paris 3e.

A L'INSTITUT

RESULTAT DES EXAMENS

Session Juin 1951

ECOLE NORMALE SUPERIEURE

Année préparatoire

Admis en 1ère année :

LETTRES :

M. Adrien Bance

PHILOSOPHIE :

M. Léon Louishomme, Mlles Adeline Magloire,
Joséphine Marra.

LANGUES VIVANTES :

Mlles Claude Massac, Edith Massac, Elza
Théard, Gérard Brun.

SCIENCES SOCIALES :

Mlle Lina Regis. M. Rémy Zamor est admis
à préparer le Certificat d'Etudes Supérieures.

Première Année

Admis en deuxième Année :

LETTRES

MM. Musset Pierre-Jérôme, Raoul Nelson,
Gérard-Max Giordani, Mlle Marie-Lucie Vil-
grain.

PHILOSOPHIE :

MM. Emerson Douyon, Roger Lespinasse.

LANGUES VIVANTES :

Mlle Jeannine Blaise, M. Joseph Georges.

SCIENCES SOCIALES :

Mlle Jacqueline Fils-Aimé

SECTION CHIMIE, SCIENCES NATURELLES

Admis en 1ère Année :

MM. Léo Brun, Nicole Georges, Lucienne Pressoir, Annette St-Firmin.

Admises en 2ème Année :

Mlles Carmen Larose, Alice Malvoisin.

MATHEMATIQUES — PHYSIQUE

Année préparatoire

MM. Jean Vital, Raymond Menelas

Première Année

MM. Kéder Bayard, Michel François

EXAMENS DE SORTIE

Sont admis au Certificat d'aptitude à l'Enseignement secondaire :

LETTRES

M. Grégoire Eugène, Mlle Emma Pérou

SCIENCES SOCIALES

M. Fritz Antoine

LANGUES VIVANTES

M. Bruce Jn-Baptiste, Mlle Elisabeth Carter (Certificat d'Etudes Supérieures) (Espagnol)

MATHEMATIQUES — PHYSIQUE

MM. Calisthène Féquière, Roland Crève-Cœur.

F. G. NAUDÉ

Dépositaire de

- CHICKLETS ADAMS
- PATE DENTIFRICE KOLYNOS
- VINS FRANÇAIS S. LARCHER Père & Fils
- BISCUITS VOORIES
- EMULSION SCOTT & BOWNE
- FILS D. M. C.
- ENOS FRUIT SALT
- PRODUITS PHARMACEUTIQUES
- INSECTICIDES BLACK FLAG

PORT-AU-PRINCE, HAITI

P. O. Box A-147

Cable NODECO

Phone 3723-2175

VIENT DE PARAITRE

Lélio Louissaint

PREMIER LIVRE

D'

HISTOIRE D'HAITI

ET DE

GEOGRAPHIE

Editions

HENRI DESCHAMPS

Port-au-Prince

SECURITE

MANIABILITE

SOUPLESSE

RAPIDITE

ECONOMIE

CONFORT

*Telles sont les caractéristiques
de la traction avant*

L. Preetzmann-Aggerholm & Co.

Rue du Quai
Port-au-Prince
Haiti

Phone : 2255

CITROEN

THE SOUVENIR SHOP

PAQUIN — GAETJENS

Cadeaux en tous genres.
Articles de fabrication haïtienne
Parfums Français

IMPORT EXPORT RETAIL

ENGLISH SPOKEN
HABLA ESPANOL

PORT-AU-PRINCE, HAITI
TELEPHONE : 2795

CABLE ADDRESS
SOUSHOP

PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)

FREMY SEJOURNE
(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation
d'ampoules stérilisées —
Port-au-Prince

RHUM BARBANCOURT



Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince
Tel. 2756

